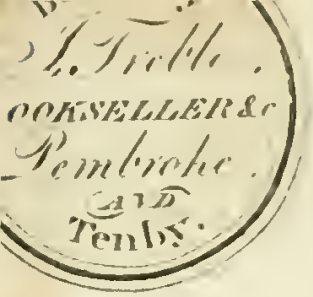
PQ
2257
G35L4
t.2


L. Tickle
OOKSELLER &c
Pembroke
AND
Tenby.

Il met un Pistolet bandé sur son front, entoure son ami avec son autre bras et ordonne aux voleurs de s'approcher

LÉRIXA,

CHEF DE VOLEURS,

VICTIME

DE L'AMBITION PATERNELLE,

CHEZ

LES SOLITAIRES DE L'APPENNIN.

Par P. GALLET.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez FUCHS, libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

AN 11.—(1803.)

PQ
2257
G35L4
t.2
LIBRARY
AUG 18 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

LÉRIXA,

CHEF DE VOLEURS,

VICTIME

DE L'AMBITION PATERNELLE,

CHEZ

LES SOLITAIRES DE L'APPENNIN.

LÉRIXA, qui avoit passé les instans où il avoit été séparé du vieillard, livré aux plus profondes réflexions, que faisoient naître la découverte qu'il avoit faite du nom et du rang de celui-ci, et qui avoit

tremblé que cette découverte ne lui devint fatale, en voyant la barrière du rang se réunir à celle de l'honneur, rejoignit le comte; et l'ayant supplié de remplir sa promesse, celui-ci commença en ces mots :

Histoire du comte Mérino.

« La ville de Naples m'a vu naître ainsi que vous, et ma famille ne vous est pas sans doute inconnue. Je me nomme, comme vous l'avez dit, le comte Mérino. » — Lérixa lui indiqua par un signe qu'il connoissoit sa famille, et le vieillard continua :

« Je fus élevé pour les armes, par un père qui formoit avec le vôtre le plus parfait contraste, et dont je n'ai reçu jusqu'au moment où le sort me l'a ravi, que les plus grands

et les plus précieux bienfaits. A l'âge de quinze ans, je fus envoyé par lui à l'armée; mais bientôt il me rappela : sa tendresse extrême pour moi lui rendoit mon éloignement insupportable. D'ailleurs, il savoit combien l'art militaire est négligé dans notre patrie, où ceux de cet état s'occupent plus dans les camps de vaines cérémonies de religion, que des exercices propres à les rendre dignes de défendre leur pays, ou d'étendre sa gloire. Son dessein, en me retirant de Palerme où j'étois en garnison, comme capitaine d'un régiment de dragons, étoit de me placer à la cour; ce qui s'exécuta selon son vœu, car il étoit chéri et estimé du roi.

« J'entrai donc au service particulier du prince, comme gentilhomme d'honneur, et je commençai à suivre ma nouvelle carrière.

« Je passai l'âge des passions au sein des plaisirs qui se trouvent au milieu des cours, et j'y consacrai les instans les plus précieux de ma vie, comme presque tous les jeunes seigneurs, livré à des intérêts futiles. De vaines intrigues avec les femmes m'occupèrent exclusivement, et elles m'attirèrent plusieurs catastrophes dans lesquelles je courus diverses fois le risque de ma vie, et où j'eus l'occasion fatale de me baigner dans le sang de mes pareils, et quelquefois de mes propres amis... On ne voit autre chose dans les lieux dont je vous parle : la haine y doit naître de la dissimulation, de la perfidie et de la trahison qui y règnent. Dans les cours de nos climats, les femmes en sont presque toujours les funestes instrumens.

« Cependant, comme j'étois né avec

un caractère ferme, et un jugement sain, que fortifioient chaque jour les conseils de mon père, je quittai bientôt ce train de vie, et j'épousai une napolitaine avec laquelle j'éprouvai des fortunes diverses..... Enfin elle mourut... » Ici le comte s'arrêta, versa des larmes que Lérixa crut être attirées par le souvenir de son épouse.

« Cet événement précéda la perte la plus fatale, celle d'un père idolâtré. La douleur s'empara de mon ame. La société et la cour me devinrent à charge; je me jettai dans un couvent pour y finir mes jours dans le calme sous l'habit religieux, et dans le dessein de m'y livrer exclusivement à la contemplation divine. Quoiqu'ayant reçu une éducation différente de celle du plus grand nombre des seigneurs napolitains,

on ne m'avoit pas affranchi entièrement du joug de la superstition. C'est une fatalité cruelle à laquelle doivent être soumis tous les habitans de l'Italie, et j'en fis l'épreuve.

« Je me rendis dans un couvent d'Aciniens, situé dans la Capitanate, dont je connoissois le prieur. Je cachai ma retraite à tout le monde, et j'y vécus ignoré pendant une année. Là j'eus occasion de réfléchir sur cet état, et d'apprécier ceux qui l'embrassoient. Je vous l'ai dit, je portois un esprit observateur, et je m'arrêtois sur tout ce qui pouvoit me donner des points de lumière sur le cœur humain.

« A cette époque, les moines avides de s'emparer de ma fortune, qui étoit considérable, me pressoient de me lier à jamais par des vœux solemnels : mais j'avois vu leur but, et

apprécié leurs mobiles. J'avois découvert qu'ils faisoient un vrai jouet de ce que la religion devoit leur rendre sacré : je dirai plus, je commençai à douter de la sainteté de cette religion que je voyois ainsi profanée. Bientôt je crus que l'honneur exigeoit que je renonçasse à mes premiers desseins, et que j'abandonnasse le monastère où je m'étois relégué.

« Dès l'instant que je crus entendre la voix de l'honneur je n'hésitai plus: jamais je n'ai su lui résister.... Je rentrai dans la société, sans cependant reparoître à la cour : la vie solitaire que je venois de mener m'avoit rendu son fracas désagréable. Je me retirai dans une de mes terres située près d'Otrante.

« J'y vécus six mois occupé à jouir de ma renaissance. Il me sembloit

que j'entrois dans la vie en quittant le couvent; et je résolus de me fixer dans ma terre. Je fis dans ce dessein réparer mon château qui étoit abandonné depuis longtems.

« J'avois alors trente-cinq ans. J'étois doué d'un bon tempérament, et je jouissois d'une santé parfaite. Je comptois la fortifier encore en me livrant à l'exercice de la campagne, et je voulois m'y occuper de l'étude de la nature, que j'avois négligée jusqu'alors.

« Ma sortie du couvent ayant fait du bruit à la cour, que j'avois oubliée, et le roi s'étant informé de ma retraite, me fit rappeler. Je n'ai jamais pu connoître quel fut son motif.

« Je reçus cette nouvelle, non-seulement avec indifférence, mais avec peine: il sembloit que je pres-

sentois que mon retour à Naples me seroit funeste. Cependant j'obéis à l'ordre que m'avoit fait donner le monarque.

« Je rentrai dans mon emploi ; et peu après je fus promu à celui de chambellan.

« Je passai quatre mois assez tranquille au palais, entièrement livré aux soins de mon service, et m'isolant au milieu de la tourbe autant que la décence et mon devoir me le permettoient. Deux amis, dont je m'étois assuré, formoient ma véritable société ; et c'est auprès d'eux seuls que je trouvois des jouissances.

« Je croyois rester encore quelque tems à la cour, pour m'acquitter envers le roi, qui se plaisoit à me combler de bienfaits, et j'avois projetté de lui demander la permission de voyager en Suisse, regardant les

mœurs des habitans septentrionaux de l'Europe comme plus analogues à mes sentimens... Vous savez que l'homme dévoué exclusivement à l'honneur est presque toujours déplacé dans nos climats, où les actions portent le plus souvent l'empreinte de l'hypocrisie, de la fourberie et de la bassesse. Un événement funeste, et qui a fixé ma destinée, m'arrêta tout-à-coup, et sembla devoir consommer ma perte et mon opprobre.

« Cet événement eut sa source dans une passion effrénée que la reine conçut pour moi. Il sembla que l'humeur presque farouche qui me faisoit écarter des femmes depuis mon retour à Naples, fut ce qui la séduisit. C'étoit sans doute de sa part une de ces bizarreries si familières à celles de son sexe. Ce qui me porte à penser ainsi, c'est l'indifférence

qu'elle avoit montrée pour moi, qui me trouvois sans cesse à ses côtés dans les tems antérieurs, où j'étois censé plus fait pour fixer ses regards.

« Bientôt elle me fit faire les aveux de sa tendresse; et elle ne sollicita point, mais exigea impérieusement un retour de ma part.

« Je frémis dès que je connus son dessein, en pensant que je ne me sentois aucun penchant pour elle, et en envisageant le danger auquel je serois exposé en cédant à ses vœux. Je connoissois trop bien la cour et la trempe des souverains, pour ne pas découvrir que mon sort étoit fortement menacé. Je voyois le danger le plus grand du côté du roi, qui n'auroit pu ignorer longtems l'intrigue de son épouse, et qui, différent de ses pareils en général, qui n'ont avec leurs femmes

que les rapports du rang, portoit, comme Italien, la jalousie à un assez haut point ; ce qu'avoit prouvé l'exil de quelques seigneurs qui avoient osé vanter les charmes de la reine. Je savois qu'indépendamment de la jalousie, l'orgueil pouvoit me frapper par lui : les rois punissent toujours leurs sujets d'avoir osé s'élever jusqu'à eux, tout en méprisant souvent celles à qui l'hymen les unit. J'entrevoyois un péril peut-être encore plus grand naître du côté de la reine même : si je lui résistois, j'armois sa vengeance ; et une reine ne sut jamais la maîtriser. J'avois la certitude qu'en satisfaisant son caprice, je serois sacrifié lorsque la satiété auroit amené l'indifférence... C'est un système généralement reçu parmi celles de cet état, de tremper souvent leurs mains

dans le sang de ceux qu'elles ont forcé de s'attacher à elles.

« Ces tableaux, qui frappèrent mon imagination, étoient faits pour l'effrayer : cependant ils ne m'auroient pas arrêté, vu l'énergie de mon caractère, et l'audace de mon cœur, car je m'élevois au-dessus des périls : mais l'honneur parla à mon ame. Il me fit voir que j'outrageois celui que j'avois reconnu pour mon maître ; et, plus que cela, que je m'avilirois en obéissant en esclave à la reine ; puisque mon cœur ne m'attirant point vers elle, ma condescendance ne pouvoit être que l'effet d'une obéissance servile. Je pensai que l'homme ne doit jamais marcher que guidé par son penchant. Le résultat de ces réflexions fut que je devois résister au desir de la reine.

« Cependant la prudence me dit

que je ne devois pas la heurter tout-à-coup, et que je devois chercher à la désabuser. Je lui écrivis en alléguant mon respect pour son rang; je lui témoignai que l'honneur même m'empêchoit de lui obéir; et je la suppliai de ne point se courroucer contre moi.

« En écrivant cette lettre, j'oubliai les principes de la politique des grands que j'avois étudiés à fond. Je devois céder; ou, m'exilant aussitôt de l'état, en sortir par la voie la plus courte, et sacrifier mes droits et ma fortune. Tels étoient les deux partis que m'offroient la politique et la prudence. Tout autre compromettoit non seulement ma fortune, mais ma vie : je me convainquis bientôt de cette vérité.

« Sa réponse, que je reçus par son agent, ne me fut point favo-

rable; j'aurois dû le prévoir. Elle exigeoit en maîtresse le don de mon cœur, et me faisoit les offres les plus brillantes pour me décider..... Oui, elle s'abaissa ainsi; et elle me méconnut au point de croire que je pourrois vendre ma tendresse.

« Je fus saisi d'une indignation inconcevable, que faisoit naître en moi l'honneur outragé; et dans ce moment se forma contre la reine, en mon cœur, une aversion qui tenoit de la haine. L'indignation réveilla mon énergie, et j'osai témoigner à son agent combien les offres qu'elle me faisoit choquoient mon ame. Je lui dis que j'allois quitter Naples et me ravir aux yeux de la reine, ne pouvant dompter à cet égard mon sentiment.

« Je partis à l'instant même pour Otrante, ne sachant quel sort de-

voit m'y attendre, et décidé à tout plutôt que de me déshonorer.

« Je ne fus pas longtems à m'appercevoir de l'obstination de la reine, et à trembler pour ma destinée.

« J'avois à peine fait cinquante milles que ma voiture fut arrêtée par huit hommes masqués qui étoient à ma poursuite, et qui s'emparèrent de moi par la force, malgré la résistance que je fis. Je crus d'abord que j'allois être enfermé dans quelque prison, et je vis les effets du courroux et de la haine dans cette démarche; car je ne pouvois prendre les hommes qui m'enlevoient pour des voleurs, vu les ménagemens qu'ils gardèrent dans leur défense. Mais je m'abusois; un autre sort m'étoit momentanément réservé. Sans doute il eut mieux valu que je fusse enfermé de suite dans le cachot le

plus profond ; je n'y aurois trouvé que le malheur, et non l'ignominie qui m'attendoit dans le lieu où l'on me conduisoit.

« Je fus transporté dans une campagne voisine de Naples, et qui offroit le plus riant aspect. On m'y mit dans un appartement somptueux, et on m'y traita en maître.

« Je fus aussitôt convaincu que j'étois entre les mains de la reine. En vain j'interrogeai ceux qui m'entouroient ; un silence constant fut ce qu'on opposa à mes demandes. Lorsque je cherchai à reconnoître les lieux où l'on m'avoit relégué, je m'apperçus que j'étois dans une prison, quoique tout y portât l'empreinte du plaisir et de la magnificence : je m'y vis gardé à vue par les mêmes hommes qui me servoient, et que je reconnus pour ceux qui m'avoient enlevé.

« Je pensai alors que je ne serois pas longtems sans voir la nouvelle Circé qui m'enchaînoit malgré moi ; et je m'attendis au choc le plus redoutable. Mon aversion s'étant accrue en voyant le despotisme que la reine exerçoit envers moi, je fus, quoique dans ses fers, plus éloigné que jamais de lui céder.

« Elle parut le soir même de mon arrivée dans la campagne, sous un déguisement, et se fit connoître à moi après m'avoir fait amener devant elle.

« Je fus prêt à faire un mouvement d'horreur à son aspect, tant mon ame étoit irritée.... Après avoir employé les reproches avec un ton plein de douceur, et m'avoir fait entrevoir mon ingratitude, et à quel point je portois le délire en refusant, disoit-elle, ce que les hommes les plus

recommandables, les héros mêmes s'honoreroient d'obtenir, elle voulut que ma bouche prononçât le serment de la tendresse, et celui d'obéir exclusivement à ses vœux.

« Je lui répétai les argumens que j'avois déja exposés dans la lettre que je lui avois adressée : mais rien ne put la détourner de son dessein, et elle m'ordonna de lui obéir; elle s'approcha même de moi pour me prendre dans ses bras.

« Ne pouvant vaincre mon cœur dans ce moment pressant, je me jettai à ses pieds. Je la conjurai de ne point me déshonorer à mes propres yeux, et j'eus la force de lui dire que je ne me résoudrois jamais à m'oublier au point de manquer au respect que je lui devois ainsi qu'au roi.

« Voyant que je restois insensible

à ses caresses, elle quitta tout-à-coup le ton doux qu'elle avoit d'abord employé, et, prenant l'aspect et les accens d'une véritable furie, elle se leva et m'entraîna par la main. Entrouvrant la porte d'une salle voisine, elle me fit voir un cercueil avec six meurtriers qui l'entouroient, et me dit d'un ton effrayant : « Contemple ce cercueil ; il sera le tien si tu résistes un seul instant à mes desirs. »

« L'effroi s'empara de mon ame à cette horrible vue. Mon caractère et mes forces m'abandonnèrent ; et j'eus la foiblesse de tout promettre.

« Alors cette femme crüelle changea de ton et de manières, et parut de nouveau comme l'amante la plus tendre. Elle me dit : « Je suis charmée de votre obéissance. Ne pensons à présent qu'à l'amour, et que les

nuages qui se sont élevés entre nous soient dissipés. »

« Voyant l'impression terrible que sa conduite avoit faite sur moi, et que je cherchois en vain à cacher, elle me quitta, et m'annonça que je la verrois dans cinq jours. Elle se livra à des épanchemens de tendresse en s'éloignant, et me laissa seul, lorsque je lui eus répété le serment qu'elle avoit arraché par la violence.

« Je restai livré à l'étonnement et à l'horreur : je vis à quel point les passions portent les grands ; et je ne pus concevoir qu'un tel contraste de fureur et d'amour se trouvât dans le cœur humain.

« Je pensai ensuite que je ne pouvois résister sans subir la mort la plus affreuse. Je cherchai à étouffer la voix de l'honneur, et je me li-

vrai un assaut continuel pendant deux jours. Je jugeai même en ce moment devoir employer la dissimulation, pour pouvoir m'affranchir du joug de l'être cruel sous lequel j'étois, prévoyant que sans cela je serois réduit à un long esclavage. Je vis que ce moyen seul pourroit m'ouvrir les portes de ma prison. Je réfléchis, en outre, que si j'y restois trop longtems la reine se fatiguant de moi, sacrifieroit ma vie lorsque ce moment seroit arrivé : sa politique me parut l'exiger. Celle qui s'étoit montrée à mes yeux sous un aspect si horrible, étoit, selon moi, capable de m'immoler au sein même de la volupté; et je voyois que la reconnoissance ni la tendresse ne pourroit arrêter son bras.

« J'étois donc prêt à me livrer à

ce tyran de mon cœur et de ma destinée, pour sauver ma vie, en m'abandonnant à la foiblesse : mais il sembla qu'il s'élevoit auprès de moi une puissance favorable pour m'inspirer un dessein qui réveillât mon courage en me rendant mon premier caractère, et qui voulût me faire reconquérir mes droits par la main de l'honneur.

« J'étois depuis trois jours dans cette campagne, et je voyois arriver avec effroi celui qui devoit ramener vers moi celle que j'abhorrois ; lorsque je réfléchis que peut-être il ne me seroit pas impossible de m'affranchir par la ruse de la chaîne qui m'accabloit.

« Après avoir bien observé le nombre de mes gardiens, qui étoit alors de six, je pensai qu'en les surprenant je pourrois les vaincre, et je

me décidai, si je pouvois parvenir à m'armer, car on m'avoit ôté mes pistolets et mon épée dès mon entrée en ce lieu, à tout faire pour cela, dussé-je mourir dans l'entreprise.

« Je me rappelai de la salle voisine de mon appartement, où s'étoit passée la scène affreuse dont je vous ai parlé, et j'augurai que j'y trouverois des armes si je pouvois y pénétrer.

« Je le tentai la même nuit, au risque d'être entendu : je parvins à l'ouvrir après avoir forcé la serrure avec les instrumens du service de la chambre où j'étois.

« J'y trouvai deux fusils, dont un seulement étoit chargé, et des poignards... Ma joie à l'aspect de ces armes fut extrême : je vis en elles les vengeurs de mon honneur ; et

sur-le-champ je voulus travailler à ma délivrance.

« Je me glissai sans lumière dans l'escalier du château où étoit l'un des gardiens en sentinelle; et, l'ayant abordé avant qu'il eût pu donner son signal ni se mettre en défense, je l'égorgeai avec mon poignard.

« Je vis alors un rayon d'espérance luire devant moi : je pouvois surprendre ses compagnons, que je jugeai endormis, se reposant sur le zèle de celui qui étoit en faction.

« Je m'armai des pistolets de cet homme que je venois de tuer; je pris son épée qui me parut être la meilleure de mes armes en ce moment, et je me portai aussitôt vers le lieu où les gardiens étoient rassemblés, et que j'avois découvert la veille d'une fenêtre où je m'étois mis. Je devois passer devant cette espèce

de corps-de-garde pour joindre la grille; et là se trouvoient les clefs.

« Je me présentai à la porte de leur pavillon : je l'ouvris avec une vîtesse inconcevable, et, faisant feu de mon fusil sur le premier qui s'offrit à ma vue, je le tuai. Jettant aussitôt cette arme, je m'élançai sur deux autres qui étoient occupés à jouer auprès d'une table, et de deux coups de pistolet je les mis hors de combat. Un cinquième étoit couché; je lui posai mon épée sur le cœur, et lui demandai les clefs de la grille au prix de sa vie. Il me les remit dans son effroi, et lorsqu'il envisagea ses compagnons immolés.

« Je ne voulus point le tuer, n'ayant plus à le redouter : je me contentai de l'enfermer à clef dans le pavillon, dont les fenêtres étoient grillées, pour

qu'il ne pût me nuire, et se réunir à celui qui m'avoit paru leur chef, et que je crus couché dans l'intérieur du château, dans le cas où il s'opposeroit à ma fuite.

« J'allois me porter vers la grille pour l'ouvrir et m'échapper, lorsque mon dessein, qui avoit été couronné par le succès jusqu'alors, faillit être anéanti, et je fus sur le point de perdre la vie. Le chef de ces hommes étant accouru en entendant les coups de feu, arriva au moment où je m'élançois vers la porte, et me blessa à l'épaule gauche d'un coup de carabine, qui cependant ne la fracassa pas entièrement. Courant aussitôt sur moi l'épée à la main, il me força de lui livrer un combat long et périlleux : je me vis sur le point de succomber, ayant reçu une seconde blessure dans le côté : mais

la rage qui me dominoit devenant plus terrible, je finis par lui plonger mon épée dans le sein.

« J'ouvris la porte de cette horrible campagne, et m'élançai dans la plaine avec une joie que je ne puis exprimer. Quoique je souffrisse de mes blessures, je ne m'arrêtai que, lorsqu'épuisé par la fatigue et par la perte du sang que je répandois, mes jambes n'eurent plus la force de suffire à ma course.

« Alors je m'assis pour bander mes blessures, ce que je fis avec la plus grande peine. Enfin je réfléchis sur ma situation : je vis que je venois de déterminer mon sort, et de me proscrire moi-même de ma patrie. Je me représentai le courroux de la reine, et je pensai qu'elle chercheroit à l'assouvir par tous les moyens.

« Je voulus d'abord me porter vers la mer, et m'embarquer aussitôt pour gagner une région étrangère ; mais je pensai que mon ennemie m'atteindroit en tous lieux, et qu'au bout de l'univers je ressentirois les effets de sa vengeance. L'or des rois achète par-tout le sang de l'innocence, et les droits de l'hospitalité sont sans cesse violés à leur gré. Je vis ensuite qu'il faudroit, pour m'embarquer, le concours de plusieurs personnes, et je n'étois point sûr de n'être pas trahi ou arrêté avant que mon dessein fut exécuté. Une seule ressource parut s'offrir à moi ; ce fut celle de me retirer dans les vallées désertes de l'Appennin, et de m'y cacher jusqu'à ce que j'eusse pu prendre d'autres mesures.

« J'avois heureusement pris avec moi les bijoux et l'or que j'avois em-

portés de Naples, qui pouvoient former en tout 4000 sequins. Je vis qu'avec cette somme je pourrois pourvoir longtems à mes besoins, et qu'elle me suffiroit pour me soustraire à la misère, si, comme je n'en doutois point, mes biens étoient séquestrés.

« Arrivé dans un village situé à quatre milles de la campagne, car, malgré mes blessures, j'avois franchi cette distance, je m'y cachai six jours, pendant lesquels je cherchai à réparer mes forces. J'y trouvai de respectables paysans qui compâtirent à ma peine sans en connoître le motif. Je reçus d'eux des soins fraternels : enfin je m'acheminai vers ce désert, où je n'arrivai qu'au milieu des périls, après avoir été joint par le valet qui est avec nous. Il vola à ma rencontre sur la route que je

lui indiquai, lorsqu'il reçut une lettre que je lui écrivis à ma terre d'Otrante où il étoit en ce moment. J'avois voulu m'associer cet être respectable dont j'avois eu lieu de connoître l'exclusif dévouement. Depuis, franchissant l'espace que les préjugés avoient mis entre lui et moi, j'en ai fait mon ami ; et il a rempli tous les devoirs attachés à ce titre auguste. Je me plais à lui rendre ici cet hommage solemnel ; je l'avouerois à la face de l'univers.

« Je suis dans cette retraite, ajouta le comte, depuis dix-huit ans ; j'y ai trouvé le calme et le bonheur, et je n'ai plus voulu la quitter, quoique, d'après les indices que je me suis procurés par le moyen de Simolino, que j'ai envoyé secrettement à Naples, j'eusse pû y reparoître, mon ennemie ayant cessé d'exister, et

ayant dans mes mains les lettres de la reine, qui devoient convaincre son époux de mon innocence. Je dois ajouter que cette femme, aussi altière et vindicative que féroce, me prêta l'attentat qu'elle avoit commis: elle m'accusa de séduction auprès du roi. Mes biens furent saisis, et ma dégradation et mon exil éternel prononcés.

« Voilà, dit enfin le vieillard, mon histoire entière, dont le hazard vous a fait connoître les principaux détails, et qui sans cela vous auroit été cachée à jamais... Vous voyez, Arbino, quels sont les dangers que nous offrent les passions des autres dans la société, et combien il est difficile à l'homme vertueux même de se sauver sur cette mer agitée. »

Lérixa témoigna au comte l'admiration que lui causoit son dévoue-

ment à l'honneur, ce qu'il ne prononça qu'avec effort; ce mot, qui lui rappeloit sa honte, ne sortoit jamais de sa bouche sans que son ame fut ébranlée. Il lui marqua ensuite sa surprise de ce que, dans son récit, il n'avoit point parlé d'Albina : il avoit été frappé de cette omission. Le comte n'avoit point dit qu'il eut eu des enfans de son épouse, ni comment celle-ci s'étoit réunie à lui.

Le vieillard parut surpris, et même un peu déconcerté en entendant la question de Lérixa. Mais rompant brusquement sur sa demande, il répondit qu'il avoit eu ses raisons pour jetter un voile sur les faits de son histoire qui pouvoient lui être relatifs.

Combien la vie de l'homme est sujette aux traverses! combien il est

avantageux pour lui de trouver en son ame la fermeté qui doit lui aider à surmonter les obstacles, et ce penchant si utile et si noble qui le ramène vers la vertu, après l'avoir arraché aux passions funestes qui ont un instant obscurci et souillé sa carrière! Heureux, sur-tout, lorsque son ame peut se résoudre à rechercher la solitude, et à se plaire en son sein! Il n'a plus que l'atteinte de la nature à redouter.

Le comte Mérino en a offert un exemple frappant, et il a recueilli le doux fruit de la vertu, même dans l'instant où le remords sembloit devoir règner dans son ame.... Je dois dire ici que le remords s'éteint dans la solitude, lorsque les crimes qui le font naître sont l'effet des passions; et cela parce qu'on ne peut rechercher cet état sans se rappro-

cher de la nature, et sans ouvrir son sein à la vertu, qui justifie l'homme, à ses propres yeux, lorsqu'elle est devenue son guide.

Lérixa eût trouvé sans doute en elle, sinon l'oubli de ses crimes, du moins des nuits plus tranquilles. Depuis qu'il l'habitoit il s'étoit montré meilleur.

L'histoire du comte le porta à réfléchir sur lui-même et sur l'avenir. Il envisagea la conduite du vieillard; il considéra avec effroi son dévouement à l'honneur, dont il ne pouvoit plus douter, et il fut un instant incertain s'il lui feroit l'aveu de son penchant pour Albina, et s'il lui demanderoit sa main. Mais l'impatience de l'amour qui le consumoit, et les preuves qu'il venoit d'avoir de la confiance du comte, quoiqu'elle eût été forcée, l'enhar-

dirent, et il lui déclara sa passion pour Albina, en lui annonçant de nouveau qu'il étoit décidé à s'attacher à jamais à son sort, et ajoutant, ce qui fut encore un effet de sa politique et de sa dissimulation, que, possédant les bienfaits d'un oncle que son père n'avoit pu lui ravir, il étoit dans le cas de lui faire un sort heureux.

Le comte ne manifesta pas une grande surprise en entendant la confidence de Lérixa. Il lui dit qu'il avoit bien jugé que l'amour étoit pour beaucoup dans sa résolution de retraite; mais qu'il n'avoit pas été assuré qu'Albina fût l'objet qui l'attachoit. Il lui témoigna qu'il seroit charmé de contribuer à son bonheur; mais il lui fit entrevoir en même tems que sa fille ne le quitteroit jamais. Il lui demande alors s'il a

bien étudié son cœur, et paroît craindre que son amour ne soit une fantaisie. Voulant l'éprouver, il lui dit qu'il ne peut se persuader qu'il se résolve à abandonner la société : il lui fait envisager que l'inconstance est le sentiment le plus familier à l'homme ; il lui parle de l'indifférence qui lui est commune, en général, et qui succède à la possession d'une épouse : enfin il lui déclare qu'Albina sera maîtresse d'elle-même, et qu'elle seule doit fixer sa destinée. Avant de lui céder ce droit, dit le vieillard, je veux sonder son cœur et lui faire connoître tous ses devoirs. »

Lérixa lui répondit en amant exalté. Il lui réitéra son serment de vivre à jamais avec lui dans la retraite. Il lui dit qu'il mettroit sa félicité à enfanter celle d'Albina, et

à contribuer à son repos à lui-même; il le conjura enfin, en se jettant à ses pieds, de lui donner le titre de fils.

Lérixa connoissoit la tendresse d'Albina pour lui, ce qui étoit ignoré du vieillard. Celle-ci, après un grand combat entre ses devoirs et l'amour, avoit cru devoir cacher au comte sa passion pour Lérixa, craignant que l'honneur ne portât ce premier à l'éloigner; et il osa former l'espérance de réussir, qu'appuyoit ce qu'avoit dit le vieillard sur les droits qu'il cédoit à Albina... Cependant, malgré ce discours, et malgré l'assurance qu'il trouvoit dans la vertu du comte et dans son amour pour Albina, qui lui prouvoit plus fortement encore qu'il la laisseroit maîtresse de son sort, il redoutoit l'influence et les conseils du vieillard.

Il attendit avec l'impatience la plus vive l'issue de l'entretien de celui-ci avec son amante.

Le comte communiqua la proposition de Lérixa à Albina, et lui dit : « Les discours d'Arbino m'ont porté à penser qu'il connoissoit votre penchant pour lui. Croyant m'en être apperçu moi-même, je dois vous ouvrir mon ame entière, et vous montrer sous un vrai jour mes véritables droits et ce que je crois que l'honneur exige de vous.

« Albina, je n'ai pas droit à votre obéissance à mes vœux comme père naturel. Je vais vous dévoiler un secret que vous ignorez, et que j'aurois pu vous cacher à jamais : mais ma délicatesse m'impose la loi de faire parler la vérité... Oui, Albina, vous n'êtes point ma fille. Je n'ai occupé près de vous que le

rang de bienfaiteur.... Pardonnez si je vous ai fait un mystère de ce que je vous annonce ; mais j'ai cru que la générosité l'exigeoit. Vous vous plaisiez trop à m'appeler votre père, et vous répétiez avec tant de joie ce nom sacré, que je me serois regardé comme inhumain si je vous l'eusse ravi lorsqu'aucun intérêt puissant ne m'y forçoit. Aujourd'hui qu'il s'agit de décider votre sort, j'ai dû vous rendre vos droits, et je ne devois pas influencer votre destinée, en usurpant ceux qui ne m'appartenoient point. »

Il fut interrompu à ces mots par Albina, qui avoit été anéantie en entendant le commencement de ce discours, et qui, dans ce moment où son ame s'ouvroit à la douleur, s'écrioit avec un sentiment pénible et l'accent du désespoir : « Je ne suis

point sa fille ! ô ciel ! tu veux donc me priver du bien le plus doux de la vie, de celui dont j'avois flatté si longtems mon ame !... Jour funeste, quelle découverte fatale tu offres à mon cœur ! »

« Rassurez-vous, Albina, répliqua le comte d'un ton qui annonçoit l'émotion de son ame, je serai toujours le père le plus tendre pour vous. Jamais, je le jure, les liens du sang n'auront uni plus étroitement deux êtres que ceux de l'amitié qui m'attache à vos destins. Je conserverai le titre auguste que vous me donnâtes, et que je me suis plû si longtems à recevoir. Je trouverai ma joie, mes plaisirs et mon bonheur dans Albina : mon cœur sera son refuge dans ses peines ; et la mort seule me forcera de m'éloigner d'elle. Que pourroit faire de plus le père le

plus tendre? Sachez, ma fille, que ce n'est pas toujours celui qui nous a donné la vie qui peut nous la rendre précieuse : le père adoptif a souvent plus de droits à notre amitié ; il remplit souvent mieux le vœu de la nature que celui qui nous a formés de son sang : Arbino vous offre un témoignage frappant de ce que je dis ; je regarde Ramire comme son père adoptif.... Calmez-vous donc, ô ma tendre et généreuse fille ! et écoutez ce que j'avois à vous dire sur vous-même et sur votre amant.

« Sachez d'abord que j'ignore à qui vous devez l'être. Je vous trouvai encore enfant, lors de ma fuite en ce lieu, en traversant une forêt non éloignée d'une petite ville à quatre lieues de Naples, où vous étiez abandonnée. Depuis, j'ai cherché à découvrir vos parens : Simo-

lino l'a tenté plusieurs fois par mes ordres, mais inutilement.

« Je regardai cette rencontre comme une faveur que le ciel m'avoit préparée pour adoucir mon infortune, et, vous adoptant déja dans mon cœur, je vous portai dans cette retraite, où j'eus soin de votre existence, comme de celle de l'enfant le plus cher que le sort eût pu me donner. Je me plûs à former votre cœur pour la vertu : je vous vis remplir mes vœux avec joie. Vous le dirai-je, ma chère Albina ? je vous dois le bonheur dont j'ai joui, ainsi que la vie ; j'aurois succombé sous le poids des ennuis, si j'eusse été abandonné avec Simolino en ce lieu, et si mon cœur n'eût pu répandre sa tendresse et sa bienfaisance sur un objet qui me fut cher.

« Voilà ce que j'avois à vous dire

sur vous-même ; maintenant je vais vous parler des vœux d'Arbino, et vous communiquer mes pensées à son égard.

« Il vous aime sans doute, et tout annonce qu'il porte un cœur sensible et généreux, quoique, de son aveu, il n'ait pas été toujours entièrement vertueux. Je ne parle point de la fortune qu'il dit posséder; cette considération est la plus foible à mes yeux. D'ailleurs, Albina possède tout ce qui la rend inutile ; l'amour du travail et l'habitude de la médiocrité. Arbino m'inspire de l'intérêt à moi-même, et cependant je n'oserai point vous engager à écouter ses vœux avant que je n'aie une connoissance profonde de son cœur et de ses desseins... Je sais combien il faut se défier des hommes, et sur-tout de ceux qui sont dirigés par la passion

de l'amour. Si ce sentiment enfante des vertus, il est souvent la source des plus grands forfaits lorsqu'il n'est dirigé que par les sens. Alors il s'étaie par la fourberie et la perfidie. Les jeunes gens ne combinent rien lorsqu'il s'agit de satisfaire à leurs caprices: ils prennent souvent toutes les faces; et la femme à laquelle ils ont paru vouer un hommage éternel, devient leur jouet ou leur esclave; ce n'est qu'une victime de plus. Le faux honneur leur a appris qu'on ne se manquoit pas à soi-même lorsqu'on trompoit les vœux d'une femme crédule, et qu'ils ne devoient pas même des égards à celle dont ils avoient ravi l'innocence, et qu'ils avoient conduite au bord de l'abîme. Ces principes sont sur-tout familiers à ceux de son état : je ne puis m'y tromper, il est certain qu'il ne

nous a point abusés sur sa naissance, quoique le génie supplée souvent, dans les hommes de basse extraction, à l'éducation qu'ont reçu ceux-ci.

« Je me croirois le plus fortuné des hommes, et je ne verrois dans ma vieillesse que de beaux jours, si je vous voyois unir votre sort à un homme tel que paroît être Arbino. Il a tout ce qu'il faut pour nourrir l'amour dans le cœur d'une jeune épouse, et même pour éterniser ce sentiment. Il possède les avantages physiques ; son esprit est cultivé ; il porte en son ame le courage ; je n'en puis douter, j'ai vu ses nombreuses cicatrices qui l'attestent : il saura sans doute faire respecter son épouse, et défendre sa famille. Ajoutez à tout cela qu'il est votre libérateur.

« Les vœux secrets de mon cœur

sont donc pour votre hyménée ; mais ma raison me porte à percer tous les voiles qui peuvent entourer votre amant, pour le voir à nu : s'il est tel que je desire le trouver et qu'il nous paroît, je serai le premier à hâter l'instant de votre bonheur commun... Je crois donc qu'il faut demander du tems à Arbino, et sur-tout attendre le retour de Ramire, dont l'absence m'inquiète sans cesse, et dont le long silence est fait pour justifier mon incertitude.... De votre côté, Albina, sondez bien votre cœur : calculez la force de votre amour ; et voyez si vous vous sentez celle de rendre à jamais heureux celui que vous choisirez pour compagnon de vos peines et pour arbitre de votre sort. Sachez que l'honneur impose à une femme les devoirs les plus grands, et qu'il

les a portés au point qu'il faut être douée des plus grandes vertus pour les remplir dignement. Songez que c'est l'acte le plus marquant de votre vie que vous devez accomplir; celui d'où dépend votre repos et votre félicité, ainsi que la mienne. Que le délire de la passion ne vous anime point seul dans l'instant où il s'agit d'une décision si essentielle : il cause la perte de la plupart de ceux qui se consacrent à l'hymen. »

« J'apprécie de plus en plus vos bontés, répondit Albina, et je sens davantage, à chaque instant, la sagesse de vos conseils ; mais mon amour ne m'a pas assez aveuglée pour m'empêcher d'entrer dans mon ame, et d'envisager mes devoirs et mes espérances : il ne m'a point éblouie sur les qualités brillantes d'Arbino. J'ai cherché principale-

en lui les vertus et la tendresse, et je crois, d'après le soin que j'ai pris pour étudier son cœur, que je ne me suis point trompée : j'y ai trouvé les plus nobles sentimens. Ses malheurs m'ont parlé fortement en sa faveur, et l'abandon qu'il a fait de la société m'a entièrement décidée pour lui. »

« Cet abandon, reprit le vieillard, offre, il est vrai, quelque chose de séduisant pour l'être qui chérit la vertu, et il a été un des plus puissans mobiles qui ont entraîné mon cœur vers Arbino. Il est la preuve d'une belle ame lorsqu'il a un but noble. Mais j'ai réfléchi que ce même bandon pouvoit tenir à un projet frivole : je viens de vous en montrer les conséquences fatales. Je sais qu'un véritable amant peut tout sacrifier à celle qu'il aime : je sais qu'il peut

se réduire à toutes les privations ; que la solitude ne lui offre aucun dégoût lorsqu'il est auprès de l'objet aimé : mais le véritable amour n'est pas l'ouvrage de quelques mois. Un instant suffit pour l'allumer dans une ame ; le tems seul peut lui donner toute sa force, et l'affermir au point de le rendre capable des grands sacrifices. Je sais aussi qu'un jeune homme, quels que soient ses engagemens, est en général enclin à voler vers la société, quoiqu'il ne trouve souvent en son sein que l'ennui, le dégoût, et le malheur même ; et plus encore, lorsque, semblable à Arbino, il porte en lui ce qui peut enchaîner les femmes à son char. La beauté la plus attachante est souvent négligée par lui pour le nombre ; car il regarde comme un triomphe la faculté de règner sur plu-

sieurs cœurs.... La connoissance que j'ai des hommes de son âge me force à être méfiant envers votre amant, et à attendre pour croire entièrement son histoire, d'en avoir une pleine certitude, quoique je sois persuadé qu'il existe des pères plus féroces que les tyrans, qui immolent leurs enfans de sang froid lorsque l'orgueil ou l'ambition commande à leur ame.

« J'avoue qu'Arbino a eu auprès de moi un défenseur plus éloquant que lui-même ; c'est son ami. Je l'ai observé avec soin pendant le peu de tems qu'il a passé avec nous ; et j'ai trouvé, non-seulement la candeur et la sagesse dans ses discours, mais j'ai cru la découvrir dans son cœur. Il m'a séduit plus que votre amant, en qui j'ai cru ne pas appercevoir le même ca-

ractère de sincérité, et le même dévouement à la vertu. Il est impossible qu'un homme aussi simple et aussi sensible que Ramire ne soit pas dévoué à l'honneur. Quelles que soient la dissimulation et l'adresse dans une ame, il s'échappe toujours quelques traits qui tendent à la déceler.

« L'estime que m'a inspiré Ramire s'est reportée sur son ami, et j'ai pensé qu'un homme respectable ne s'associeroit point à celui qui ne seroit pas digne de lui. D'un autre côté, j'ai pensé à la puissance de l'amitié qui nous fait souvent tolérer les foiblesses dans ceux à qui elle nous a unis ; et je n'ai pu encore rien conclure d'une manière absolue sur les desseins et les sentimens d'Arbino.

« Il faut, pousuivit le comte, que je fasse connoître ma dernière pen-

sée, ou plutôt une prévention que je ne puis vaincre ni dissimuler, à celle que le sort semble prêt à ravir à ma tendresse. Je crains que le premier éloignement d'Arbino de la société n'ait une autre cause que le ressentiment de son père, et que je ne puis pénétrer : je crains qu'il n'ait été proscrit par les loix de sa patrie. »

Albina, que la fin de ce discours paroissoit avoir agitée vivement, répartit aussitôt, comme si elle s'étoit empressée d'effacer de l'esprit du comte la fatale impression que la méfiance y avoit faite à l'égard de son amant :

« Pourriez-vous supposer, ô mon père ! qu'à son âge il ait pu encourir la vengeance des loix de son pays, et qu'il soit proscrit par elles ? Ce ne pourroit être que par un at-

tentat qu'il les auroit armées contre lui : mais, je le sens, son cœur en est incapable. En supposant sa proscription, un duel seul auroit pu l'occasionner ; et vous m'avez dit, en me faisant connoître cet usage inhumain, qu'aux yeux de la société le duel n'étoit pas un attentat ; et que les rois mêmes l'autorisoient pour nourrir la bravoure, tout en l'improuvant publiquement. C'est donc ce seul motif, ou une passion malheureuse qui a amené sa détermination, si son sentiment pour moi ne l'a point enfantée. »

Se jettant alors aux pieds du comte, elle s'écria : « De grace, ô mon père ! n'affligez point mon cœur en prêtant à Arbino des sentimens indignes de lui. Craignez que la méfiance ne vous rende injuste : sans doute il mérite votre estime et vos bontés.

Ne résistez point au vœu qu'il á formé et dont l'accomplissement doit produire mon bonheur. »

« Je vois, Albina, répliqua le vieillard d'un ton plus sévère, que l'amour vous entraîne loin de la prudence. Veuille le ciel que mes craintes soient fausses, et que vos espérances soient réalisées ! Je vous l'ai dit, ma félicité en dépend ; et je me plairai à rendre à Arbino la justice qu'il méritera. Je ne m'opposerai donc point à votre union : mais si mes soins pour vous sont encore chers à votre ame ; je n'en puis douter sans vous faire outrage et sans la méconnoître, laissez-moi prendre une dernière mesure avec lui : qu'il me donne un renseignement authentique sur sa famille : alors, s'il est tel qu'il dit être, je serai moins effrayé de l'avenir : celui qui tient

à un rang élevé, quand il ne seroit point vertueux au fond, est arrêté par l'orgueil de sa naissance qui lui fait maîtriser ses penchans. Il n'est pas sans exemple que nombre d'hommes nés d'un sang illustre se soient avilis et déshonorés; mais cela n'est point général. Dans ce cas il y aura une certitude morale en sa faveur. »

« Je consens aux vœux de celui qui a tous les droits de père sur moi, répondit Albina. Interrogez Arbino; demandez-lui les preuves qu'il ne peut vous refuser, et s'il ne les produisoit point, je consentirois à suspendre mon engagement avec lui. Si je l'ai justifié à vos yeux, c'est mon cœur qui a parlé : la raison, dont vous faites luire sans cesse le flambeau à mon ame, me fait voir cette mesure comme nécessaire, et

ne me la fait point regarder comme un obstacle à mon bonheur. »

Le comte, qui avoit paru affligé un instant en entendant la prière d'Albina, montra la joie sur son front. Il la prit dans ses bras, la pressa sur son sein, en lui témoignant combien son discours l'avoit charmé : alors, reprenant la parole, il lui dit :

« Albina, vous venez de me prouver que l'amour ne balancera jamais la vertu en vous : je vois que vous avez épousé mes sentimens. Voici à présent la dernière prière que j'ai à vous faire, et le seul prix que ma tendresse exige. Si le sort donne ma fille à Arbino, et l'arrache entièrement à mon pouvoir, elle doit nourrir toujours dans son cœur les principes de l'honneur; et si son époux pouvoit jamais les oublier,

elle doit me promettre de fuir celui qui voudroit la rendre indigne d'elle-même, en la forçant de partager ses vices : elle doit enfin s'immoler plutôt que de se voir flétrie. Je préférerois voir périr celle que j'ai élevée, celle qui a toute ma tendresse, et pour qui seule j'existe, que de la voir m'offrir un aspect odieux. Je dirai plus, connoissez en frémissant à quel point je porte l'honneur : si j'étois témoin de sa foiblesse, je l'immolerois de ma propre main, et je croirois la servir elle-même. Qu'est l'existence ici bas lorsqu'elle est souillée par l'opprobre !

« Albina, tels sont mes derniers vœux, ainsi que mes sentimens : prononcez, et mon ame est tranquille sur votre sort. »

Albina lui répond qu'elle n'oubliera jamais ses principes ; et qu'i-

dolâtre de l'honneur, comme lui, elle saura mourir avant que d'en profaner la loi : elle en fait le serment à la face du ciel.

Le vieillard satisfait, après avoir béni cent fois le sort de l'avoir associé à un être aussi analogue à lui, la quitte pour se rendre auprès de Lérixa, dont l'esprit flottoit dans la plus cruelle incertitude, que la longueur de l'entretien d'Albina et du comte accroissoit à chaque instant.

Ce dernier lui ayant dit que sa volonté étoit celle d'Albina, qu'il alloit lui faire une demande au nom des deux, à l'accomplissement de laquelle étoit attachée leur satisfaction, et qui devoit être le sceau de son union avec sa fille, lui exposa son motif, et lui demanda des preuves matérielles sur sa naissance. Il allégua, pour justifier cette démarche,

qu'il se conduiroit ainsi avec tous les hommes en pareil cas. Il ajouta que si les intentions de Lérixa étoient pures, et ses droits réels, il devoit être flatté qu'on ne voulût point le confondre avec le vulgaire des hommes; qu'il devoit juger que le devoir qui l'unissoit lui-même à Albina le lui ordonnoit. Il dit enfin que la main de celle-ci étoit au prix de cette certitude.

Lérixa fut au comble de la joie en pensant que son bonheur étoit fixé, puisqu'il pouvoit à l'instant même donner le témoignage que demandoit le vieillard. En d'autres tems, et dans une autre situation, son cœur fier eût pu se voir outragé par cette demande malgré les raisons qu'on lui donnoit; mais alors il sentoit l'impuissance de ses droits; et l'orgueil étoit maîtrisé en lui par

cette idée toujours présente à son esprit.

Il se trouvoit avoir avec lui deux titres précieux qui constatoient sa noblesse et sa naissance, et qu'il ne quittoit jamais de peur qu'ils ne lui fussent ravis. Ils avoient été enlevés de la maison paternelle, avant son départ de Naples, par Ramire, ainsi qu'on l'a vu.

Le comte, les ayant examinés, et ne pouvant plus douter de la vérité, embrassa Lérixa et le nomma aussitôt l'époux d'Albina... Il lui avoua ensuite ses craintes et même ses soupçons, en lui dévoilant plus entièrement ses principes. Après lui avoir fait l'aveu qu'Albina n'étoit que sa protégée, ce qu'il croyoit ne pouvoir plus lui céler, il lui répéta les dernières phrases qu'il venoit de prononcer devant celle-ci au sujet

de son dévouement à l'honneur, et des excès auxquels le porteroit l'oubli qu'elle pourroit en faire.

Lérixa fut frappé du projet terrible du comte, et son ame frémit. Son état se retraça à son souvenir ; il sembla pressentir un avenir affreux. Il fut sur le point de se rétracter et de tout avouer au vieillard : mais l'amour, maîtrisant sa crainte, bannit l'horreur et l'effroi qui s'étoient emparés de son esprit, et il jetta un voile sur sa destinée.

Il enveloppa même avec art son trouble aux yeux du comte, et, par les témoignages les plus vifs, il lui marqua sa reconnoissance. Enfin il lui renouvella le serment de l'imiter dans ses vertus.

Le jour de l'hymen fut fixé au lendemain. Albina se livra à la joie douce et pure qui anime le cœur

de la véritable amante ; et elle ne vit dans l'avenir que des jours brillans, tant son ame étoit confiante, et tant elle étoit incapable de soupçonner le crime dans celui qu'elle choisissoit pour son époux. Lérixa étoit agité des plus vifs transports ; mais c'étoient ceux du délire. Dès l'instant qu'il envisageoit son sort d'un œil serein, l'image du bonheur disparoissoit à ses yeux, et il trouvoit l'amertume dans la coupe même de l'amour.

Alors il fut décidé qu'on se rendroit dans un village qu'indiqua le comte, situé à cinq milles de l'habitation, pour y recevoir la bénédiction nuptiale.

Le mariage de Lérixa et d'Albina venoit d'être décidé, et le moment de sa consommation étoit déterminé, lorsque le domestique du

comte, à qui celui-ci en fit part, lui demanda un entretien particulier, en lui annonçant qu'il avoit une notion de l'importance la plus majeure à lui transmettre, et l'engagea à ne rien finir avant d'avoir connu ce qu'il avoit à lui apprendre. Il manifestoit, en lui faisant cette demande, un embarras et une terreur tels que l'ame du comte fut saisie à son tour par ce sentiment. Il suivit Simolino dans le jardin, en redoutant d'apprendre quelque chose de contraire à Lérixa. La conviction qu'il avoit de l'attachement de son valet pour lui, et celle de sa prévoyance et de sa prudence contribuoient à entretenir sa crainte, et il ne se doutoit point de ce qu'il alloit apprendre.

S'étant retiré à l'écart avec ce valet, qu'on va avoir occasion d'ad-

mirer, celui-ci se jetta à ses pieds et le pria de lui pardonner, avant même d'avoir expliqué la raison qui le portoit à réclamer sa bienveillance.

Le comte se rappelant les services et les vertus de Simolino, n'hésita point à lui dire qu'il lui pardonnoit d'avance s'il lui avoit fait quelque tort : mais, impatient de connoître ses aveux, il le pressa de s'expliquer aussitôt.

Le valet, après avoir répandu des larmes, lui dit alors qu'Albina étoit l'enfant qu'il avoit eu de son épouse, et qu'il lui avoit ordonné d'exposer à la suite des événemens dont on verra ailleurs le récit. Il lui apprit qu'il l'avoit sauvée en pensant que le comte lui rendroit tôt ou tard sa tendresse ; car il connoissoit, disoit-il, son cœur né pour la bienfaisance.

Le vieillard montra le plus vif transport de joie en entendant ces mots. Il releva Simolino, qui étoit à ses pieds, et l'embrassa en lui témoignant qu'il alloit lui être redevable de son bonheur. Lorsque ce premier épanchement eût cessé, il voulut savoir entièrement quels étoient les desseins de Simolino, qu'il nomma cent fois son ami, son bienfaiteur; et comment il avoit sauvé sa fille.

Simolino lui raconta qu'il avoit déposé Albina dans un village où elle fut nourrie en secret pendant quinze mois. Il dit ensuite, que lorsqu'il eut appris le projet de fuite du comte, et la résidence qu'il s'étoit choisie, il avoit fait exposer l'enfant sur la route, par la nourrice cachée dans les environs, son dessein étant de l'intéresser pour lui, et

espérant qu'il l'adopteroit un jour... Il rappela à son maître qu'il l'avoit attiré lui-même vers le village auprès duquel ils avoient trouvé Albina, sous le prétexte de danger sur les autres routes ; qu'il l'y avoit fait cacher un jour, en lui annonçant qu'il le croyoit poursuivi. Ce jour, dit-il, lui étoit nécessaire pour disposer la nourrice de l'enfant à exécuter son dessein, et pour prendre des mesures avec elle. Enfin il retraça à l'esprit du vieillard, qu'il l'avoit engagé par tous les moyens à prendre sous sa protection cette créature infortunée, et à s'en charger même, en lui faisant entrevoir qu'un jour elle concourroit à sa consolation.

Le comte se rappela en effet la conduite, l'obstination de Simolino, et les discours qu'il lui avoit tenus

lors de cette rencontre. Ne pouvant douter de la vérité de ce que lui annonçoit celui-ci, ce que lui confirmoit, d'un autre côté, de la manière la plus forte, son amour pour Albina, il embrassa Simolino de nouveau : il ne croyoit pouvoir assez s'acquitter envers cet homme, qui étouffoit en lui le remords d'un crime qu'il avoit commis envers la nature, dans les accès d'une passion terrible; et il demanda à son valet pourquoi il lui avoit caché jusqu'alors le sort de sa fille.

Simolino répondit que voyant qu'il traitoit Albina en enfant chéri, il avoit voulu ensevelir son secret avec lui, craignant que l'aveu qu'il en feroit ne devint fatal au repos de son maître, et au bonheur de sa fille. Il connoissoit, observa-t-il au vieillard, tout en s'excusant, l'in-

fluence des préventions : il craignoit qu'en lui rappelant de tristes souvenirs, son ressentiment ne se ranimât, et que ses effets ne fussent contraires à ceux qu'il chérissoit. Il ajouta que le même motif l'avoit porté à lui annoncer la mort de sa fille, lorsque, deux ans après leur installation dans leur demeure, il lui fit faire des recherches sur sa destinée. Il dit encore que ce qui l'avoit forcé à dévoiler le mystère étoit la décision que venoit de prendre le comte de marier Albina. Il avoit cru qu'il pouvoit naître de grands malheurs d'une erreur sur sa naissance, à cause de son époux.

Le vieillard ravi de voir la délicatesse et la noble action de Simolino, le prit par la main, et courut vers Albina, à qui il portoit des embrassemens encore plus vifs.

Il alloit aborder sa fille, qui se trouvoit alors avec Lérixa; mais tout-à-coup il s'arrêta : il réfléchit un instant sur la conduite que cet événement devoit lui faire tenir, et il se dit : « J'ai cédé au vœu d'Albina, la croyant libre; à présent que j'ai d'autres droits dois-je suspendre son mariage?.... Non, s'écria-t-il; j'ai fait tout ce que le plus prudent des pères auroit pu tenter pour son bonheur : je ne dois point imiter ceux d'entr'eux qui font le malheur de leurs enfans. »

Pensant ensuite qu'au point où il se trouvoit avec Lérixa, il n'avoit point de mystère à lui faire, il se jetta dans les bras d'Albina, en lui annonçant qu'il étoit son véritable père, et en manifestant une joie inconcevable.

A cette annonce, Albina fut agitée

par tous les sentimens, et tomba presqu'évanouie dans les bras de son père; tandis que Lérixa trembloit que cette découverte ne nuisît à son bonheur, et ne portât le comte à prendre des mesures plus fortes pour assurer celui de sa fille.

Enfin le vieillard fit connoître à Albina, lorsque les sanglots excités par la joie lui permirent de parler, et lorsque l'agitation de sa fille fut assez appaisée pour qu'elle pût l'entendre, ce qu'il venoit d'apprendre de Simolino.

Ici l'étonnement d'Albina, et de Lérixa s'accrurent : ils ne pouvoient concevoir le motif qui avoit porté le comte à la faire exposer. Celui-ci, jugeant qu'il ne pouvoit plus cacher son secret, et voulant les tirer de l'incertitude, leur dit alors en prenant un ton affligé :

« Ecoutez ce que je vous ai caché dans mon histoire, et connoissez l'erreur, je ne dirai point le crime; le crime émane de la volonté, et mon action fut l'effet de la passion seule; connoissez, dis-je, cette erreur fatale qui a empoisonné ma vie, et qui me l'auroit rendue insupportable si Albina n'eût su émousser en mon cœur le trait du remords.

Fragment de l'histoire du Comte.

« Je vous ai dit vaguement, poursuivit le vieillard d'une voix émue, car ce récit coûtoit à son cœur, que je m'étois marié. Ce fut sous les plus heureux auspices. J'idolâtrois mon épouse; et elle montra d'abord pour moi les sentimens les plus chers. Je vécus deux années avec elle; je goûtai pendant ce tems tous

les biens qui peuvent naître d'un hyménée formé par une convenance mutuelle. Je croyois trouver des jours éternellement heureux auprès de mon épouse : mais le sort en avoit ordonné autrement; une si douce union devoit être troublée. Cet effet fut produit par l'inconstance particulière à la femme, ou, j'aime mieux le croire ainsi, par la séduction.

« Un de ces seigneurs français, qui ne parcourent les pays de l'Europe que pour y étaler leur frivolité, et y faire des victimes, étoit à Naples où j'avois eu occasion de le connoître, à la cour. Ma mauvaise étoile me le fit attirer chez moi : j'aimois beaucoup les étrangers, et j'avois un penchant décidé pour ceux de cette nation ; quoique j'improuvasse la légèreté de leur caractère entièrement opposé à la solidité du mein.

« Cet homme, qui affichoit les dehors de l'honneur, et qui paroissoit son esclave, ne fit naître aucun soupçon sur lui dans mon esprit, lorsque je le vis venir habituellement dans mon palais. Je pensois alors que l'homme d'honneur est incapable de violer les loix de l'hospitalité : mais j'aurois dû savoir que les hommes envisagent l'honneur sous divers aspects, et n'en voient souvent que le fantôme, sur-tout ceux de la trempe de celui dont je parle.

« Il y avoit près de huit mois qu'il nous fréquentoit habituellement, et j'étois dans la plus profonde sécurité sur les sentimens de mon épouse, quoique j'eusse apperçu un refroidissement en elle qui auroit dû m'éclairer sur mon sort, et quoique j'eusse été témoin de

l'accueil favorable qu'elle faisoit au marquis de Cernand (ainsi se nommoit le Français). A cette époque de ma vie, je portois la confiance à l'excès ; et j'ai vu que je ne devois devenir le plus méfiant des hommes qu'après m'être jetté dans l'excès contraire.

« Cependant l'instant arrivoit où ma honte alloit se dévoiler, et où ma destinée alloit changer de face. Un de mes domestiques, qui m'étoit fortement attaché, m'instruisit un jour de la liaison du marquis avec mon épouse. Mon étonnement égala d'abord mon incrédulité : je considérai comme une calomnie le discours de mon valet, et je fus sur le point de le punir d'avoir osé soupçonner la comtesse. La réflexion me porta à suspendre mon jugement sur lui. Faisant alors tous les rapproche-

mens relatifs au marquis et à mon épouse, je jugeai que cette malheureuse nouvelle pouvoit être vraie, et je formai sur-le-champ le dessein de m'en assurer.

« J'observai la conduite de ceux que j'étois intéressé à démasquer : mais l'adresse inconcevable du marquis, qui, sans doute, avoit fait une étude profonde de l'art d'envelopper sa conduite, mit en défaut ma pénétration ; et toutes les mesures que je pris devinrent inutiles.

« Bientôt le même domestique qui m'avoit fait l'aveu, et qui étoit jaloux de reconquérir mon amitié, en me prouvant qu'il ne m'en avoit pas imposé, me mit dans les mains des preuves qui annonçoient, sinon le crime du moins la plus grande imprudence de la part de la comtesse : ce furent des lettres qu'il

avoit enlevées adroitement au valet du marquis.

« Je pâlis à la vue de ces titres, et je pressentis secrettement en ce moment cruel, que la décision de mon sort dépendoit de cette découverte... J'y vis les preuves d'une liaison directe ; mais je n'y trouvai point entièrement celles de mon déshonneur.

« Je maîtrisai la jalousie et le courroux qui s'étoient emparés de moi à la vue de ces écrits, et je voulus avoir une certitude de ma honte avant d'éclater... Mais je voulois punir les ingrats d'avoir violé l'honneur et la confiance.

« Après un mois d'observations, je parvins, par l'adresse du domestique qui m'avoit informé, à découvrir le lieu où les deux amans se communiquoient. C'étoit dans l'hô-

tel d'une des parentes de mon épouse, qui se prêtoit ignominieusement à son caprice dégradant.

« Certain que le marquis s'y trouvoit, je m'y rendis à l'improviste. Je forçai l'entrée de la maison, et me portant vers l'appartement où ils avoient coutume de s'entretenir, et qui m'étoit désigné, j'y surpris l'infidelle comtesse dans les bras de son amant.

« A cette vue, la fureur s'alluma dans mon ame. La vengeance armant mon bras, je courus, l'épée à la main, sur le couple qui m'outrageoit; et, après avoir frappé mon épouse d'un coup mortel, je m'élançai sur son séducteur, que j'immolai à son tour.

« Je sortis de ce lieu fatal satisfait de ma vengeance; et, retournant dans mon palais, encore livré à

tous les transports de la rage, j'ordonnai à mon domestique fidèle, qui est ce même Simolino que vous voyez, de prendre l'enfant qui étoit né de mon épouse deux mois auparavant, et que je crus ne point m'appartenir, ayant introduit chez moi le marquis un an avant cette époque; j'ordonnai, dis-je, à Simolino de l'exposer, sans vouloir permettre, malgré ses instances, qu'il mît sur ma chère Albina, sur celle envers qui j'ai été barbare, et que j'afflige en ce moment, aucun signe qui pût me la faire reconnoître.

« A ma vengeance succéda cependant le remords : mais l'honneur outragé le combattit sans cesse dans mon ame, et je m'applaudis longtems de ma conduite, que je regardai comme légitime.

« La mort de mon épouse et du

marquis ne firent point d'éclat à la cour où j'affectai de paroître. Peut-être on fit semblant de ne pas connoître ce tragique événement : et la famille de la comtesse, qui ne pouvoit balancer en ce moment mon crédit, feignit de croire à sa mort naturelle... Cependant le roi m'en parla, et je lui fis l'aveu qu'il exigea de moi. Il approuva ma conduite au lieu de la blâmer, et me promit de rester sourd aux réclamations que pourroit faire le ministre français à l'égard du marquis. Il me tint parole. L'ambassadeur, qui avoit la certitude du meurtre, ayant demandé vengeance au roi lui-même, il lui répondit qu'il ignoroit l'événement; et ajouta que, dans tous les cas, il exileroit à jamais le marquis de son royaume s'il n'étoit point mort, en s'étayant sur des loix qui

n'avoient d'existence que dans sa pensée, et qui, si elles existoient, étoient violées impunément chaque jour par ses sujets. »

Le vieillard s'arrêta un instant pour calmer la vive douleur que ce récit avoit excitée en lui..... Nous profiterons de ce moment pour observer, que la conduite du roi dans cette affaire montre clairement le sort qui est réservé à l'étranger dans tout pays. Il n'y est jamais entièrement à l'abri; et, dans toutes les circonstances, il est sacrifié aux nationaux... Ceci devroit faire trembler les voyageurs, et sur-tout ceux qui ne vont chez d'autres peuples que pour y porter leurs vices: il n'y a point d'impunité pour les grands mêmes, hors de chez eux. Cette vérité est appuyée par mille autres exemples que celui que

le comte vient de faire connoître.

« Voilà, reprit celui-ci, l'histoire du seul forfait que j'ai commis dans ma vie, et qui, quoique justifié par l'honneur, ne m'a pas été moins odieux... Tu pleures, Albina! tu me regardes comme un être féroce envers toi! Tu regrettes la mère dont mon bras te priva!... Envisage ma conduite sous son véritable aspect, et pardonne à un père digne de ta pitié, de ton estime et de ton amour. »

Albina se jetta alors dans ses bras. Elle ne lui répondit qu'en versant des larmes, et en le pressant contre son sein avec les marques de la plus vive tendresse.

Le comte voyant sa fille plus tranquille, et ayant repris lui-même son calme, dit à Lérixa de voir dans sa conduite les effets terribles qu'en-

fantent les excès des passions : et, s'adressant de nouveau à Albina, il lui montra, à son tour, quels maux affreux pouvoient naître de l'égarement d'une femme.

Cessant alors tout discours sur cet événement, il répéta aux deux amans que le lendemain verroit accomplir leur hyménée.

Dès que l'aurore couvrit l'orient, ils se rendirent tous trois dans le village dont on a parlé, en laissant Simolino pour garder leur retraite.

Le bonheur suivit Albina au pied de l'autel où elle prononça le serment solemnel de chérir à jamais Lérixa ; et son cœur y trouva un moment de triomphe, lorsque, levant ses yeux vers les voûtes du temple, elle crut entendre la divinité bénir son sort. Celui de son époux y trouva des sensations tout-à-fait différentes ;

les délices naissent sous les pas de la vertu, et les tourmens s'attachent au criminel dans de pareils momens. Là le remords l'attendoit : il sembla qu'il sortoit du sein de l'autel même pour pénétrer dans son ame, et que Dieu voulut lui faire sentir en ce lieu sa justice. Sa situation fut horrible pendant tout le tems de la cérémonie ; et sans la force de son caractère, qui surmonta tout, il n'auroit pu prononcer le serment, qui, malgré ses efforts, ne sortit de sa bouche qu'en sons entrecoupés. Enfin le mariage fut consommé.

L'œil pénétrant du vieillard avoit découvert le trouble de Lérixa ; mais il l'attribua au regret qu'éprouvoit celui-ci d'être privé du consentement de son père en formant son union. Lérixa affermit cette pensée dans son esprit en prêtant, lorsqu'il

le questionna, la même cause à son agitation.

Ils reprirent aussitôt le chemin de leur demeure, et Lérixa trouva dans les yeux d'Albina un soulagement à ses maux. L'idée de posséder bientôt une épouse idolâtrée transporta de nouveau son esprit, et la joie rentra en lui avec ces douces illusions.

Ils avoient franchi la moitié de l'espace qui les séparoit de l'habitation, lorsqu'en traversant le coin de la forêt qui l'avoisinoit, ils se virent investis tout-à-coup par quatre hommes armés, qui les arrêtèrent et leur demandèrent la bourse.

Quel fut l'étonnement de Lérixa, et sur-tout son effroi et son désespoir secret, lorsqu'il reconnut quatre de ses voleurs dans ces hommes, à la tête desquels étoit son principal

lieutenant ; et lorsque ceux-ci, le reconnoissant à leur tour, baissèrent leurs armes devant lui!

Il crut voir l'instant de sa perte arrivé : il pensa qu'il n'avoit touché au bonheur que pour tomber plus profondément dans l'abyme de l'infortune. Mais sa prévoyance, son activité, et son incroyable adresse suspendirent l'effet de son désastre.

Un signe qu'il fit aux voleurs en tirant son épée, qui fut interprêté par eux, et qui échappa au vieillard occupé à secourir Albina, que l'effroi avoit saisie au point de la faire évanouir, détermina son salut. Les voleurs, qu'il sembla vouloir combattre en s'avançant vers eux, reculèrent à son approche. Un combat simulé s'établit, et les voleurs s'éloignèrent du lieu où étoient le comte et Albina, en cédant au

vœu de Lérixa, qui le leur indiquoit par le mouvement de ses yeux. Lorsqu'il fut à une distance où il ne pouvoit être entendu, il leur ordonna, à demi-voix, de fuir, après avoir imité une défense soutenue et réglée, et avoir déchargé leurs pistolets. Il enjoignit à l'un d'eux de se laisser terrasser dans la fuite, et aux autres de l'emporter dès qu'il les auroit abandonnés lui-même, comme si celui-ci étoit grièvement blessé. Il ne redouta point d'être atteint par leurs armes, comme il pouvoit l'être malgré les précautions qu'il jugeoit devoir être prises par eux : il vit qu'il falloit tout tenter pour rendre ce combat vraisemblable. Il se dit en ce moment, qu'il devoit mourir plutôt que d'être démasqué aux yeux du comte et de son épouse.

Il eut l'air de redoubler d'ardeur. Il s'élançoit avec une impétuosité étonnante sur les voleurs; l'on auroit dit qu'il vouloit les anéantir. Ceux-ci tirèrent tour-à-tour leurs pistolets, et prirent successivement la fuite. Lérixa les poursuivit; parut en avoir terrassé un, qui se laissa renverser, et il lui ordonna, en se courbant comme pour le désarmer, de donner quelques coups de sifflet pour faire présumer que ses compagnons appeloient du secours. Son but à lui-même étoit d'empêcher ainsi le vieillard de se porter vers le lieu de la scène, où il craignoit que sa méfiance ne l'entraînât sans qu'il pût l'en empêcher, et où il pourroit découvrir la ruse s'il n'y voyoit point des traces de sang.

Le voleur exécuta l'ordre. Lérixa sembla être effrayé par ce signal,

et il revint à la hâte sur ses pas... Jugeant que tous ses mouvemens étoient observés par le vieillard, la scène, quoiqu'assez éloignée, étant sous sa vue, il feignit de faire une retraite craintive. Pour voiler entièrement cette action, et faire évanouir tous les doutes; car il appréhendoit que le comte ne se fut apperçu des ménagemens des voleurs pour lui dans l'attaque, vu que, connoissant le métier des armes, celui-ci savoit quelle étoit la résistance que pouvoient, en pareil cas, faire quatre hommes contre un seul, en passant derrière un gros arbre, il se fit d'un coup d'épée une blessure grave au bras, et cela avec une fermeté inconcevable. S'applaudissant de son stratagème, qu'il voyoit devenir le mobile de son salut, il s'avança vers le vieillard qui, tenant Albina entre

ses bras, s'approchoit de lui comme s'il vouloit le défendre; et il parut à leurs yeux sans chapeau, les habits déchirés; il les avoit mis en lambeaux derrière l'arbre pour établir entièrement la vraisemblance de l'action.

Son aspect glaça d'effroi le comte et Albina, qui faillit expirer de douleur en voyant couler à grands flots le sang de celui qu'elle idolâtroit.

Ils se jettèrent tour-à-tour dans ses bras, tout en le félicitant de sa victoire, et lui témoignant leur peine de le voir blessé. Le comte lui fit connoître combien il lui en avoit coûté de ne pouvoir voler à son secours, étant forcé de veiller sur Albina, qu'il craignoit de voir enlevée s'il s'éloignoit.

« J'étois sans armes, lui dit-il,

mais lorsqu'il s'agit des jours de ceux qui nous sont chers, lorsqu'il faut empêcher un homme brave de succomber; et lorsque l'honneur nous parle, tout devient arme entre nos mains: vous m'auriez vu voler contre ces brigands avec ce seul bâton. J'aurois succombé sans doute; mais j'aurois rempli un devoir respectable... que dis-je? poursuivit-il, Arbino suffisoit. Il existe peu de bravoure comme la vôtre, ô mon fils! Je vous vois blessé; eh bien! le croiriez-vous? ce sang offre quelqu'attrait à mes yeux: il m'annonce que vous portez un caractère inébranlable; il est en ce moment l'aliment de mes plus chères espérances...»

Il le blâma doucement ensuite de s'être trop abandonné à son ardeur; et il lui dit que la bravoure devoit être retenue par la prudence.

Albina ne parloit point ; elle ne l'auroit pu ; les sanglots l'étouffoient. Elle regardoit son époux avec attendrissement, pendant que le vieillard s'apprêtoit à bander sa blessure.

Lérixa sentant la nécessité de s'éloigner aussitôt du lieu où ils se trouvoient, et craignant une imprudence de la part des voleurs, ne répondit que quelques mots de remerciement au comte. Serrant son bras avec son mouchoir, il engagea son père et Albina à gagner à la hâte leur habitation, ayant à redouter, disoit-il, que les brigands ne vinssent sur eux en plus grand nombre ; les coups de sifflet qu'il ajouta avoir entendus, et qui avoient frappé l'oreille du comte, indiquant que d'autres assassins étoient non loin de là.

Le vieillard fut de son avis, et ils continuèrent leur route, pendant

laquelle la généreuse Albina voulut soutenir son époux en marchant à ses côtés.

Arrivés à l'habitation, ils discutèrent sur cet événement. Là, après avoir reçu tous les soins que peuvent prodiguer la générosité et la bienfaisance, à la voix du tendre amour et de la noble amitié, Lérixa parut aux yeux du comte et d'Albina rempli d'un effroi qu'il n'avoit point montré sur le lieu du combat.

Cet effroi simulé étoit un nouveau stratagême dont il vouloit se servir pour engager le vieillard à abandonner sa retraite; car il pensoit qu'étant découvert par sa troupe, elle se porteroit tôt ou tard vers lui. Il jugeoit que son éloignement d'elle devoit déja lui rendre ses motifs suspects; il s'étonnoit même d'avoir reçu des voleurs des mar-

ques d'une obéissance aussi grande.

Son intention avoit été, depuis l'instant de la décision du vieillard, d'abandonner ceux-ci pour suivre une carrière nouvelle, après avoir fait une démarche auprès d'eux. Il tenoit encore au projet dont il avoit parlé à Ramire, et n'avoit pu vaincre en son ame le faux point d'honneur, quoiqu'elle fut entièrement transformée à tous les autres égards... Il prévoyoit qu'après cette démarche, où il devoit se démettre du commandement, il seroit imprudent pour lui de rester dans des lieux fréquentés par les brigands. Un nouveau chef pouvoit, selon lui, devenir méfiant, et le sacrifier dans la crainte de le voir lui ravir peut-être un jour son influence, en reparoissant dans le camp et le faisant déposséder... Il savoit que les

voleurs ont, comme les autres hommes réunis en société, leur politique; et que leurs chefs, qui ne sont retenus par aucun frein, comme ceux qui commandent dans la société, se portent à tous les excès.

Enfin son vœu étoit de s'éloigner promptement de ce séjour avec le comte et Albina. Il ne redoutoit rien pour lui; son intrépidité lui avoit rendu l'aspect de la mort familier: mais il devenoit craintif à l'excès à l'égard des êtres auxquels il s'étoit uni.

Il voulut profiter de la circonstance que le hazard où le bonheur même sembloit avoir préparée, tout en l'exposant aux plus grands périls du côté du vieillard, pour lui faire adopter ses desseins, qui étoient, comme on le sait, de se retirer en Suisse ou en Angleterre. Il mani-

festa donc la plus vive terreur : il s'en tint là au premier abord, et il attendit que le comte lui demandât la cause de son inquiétude pour lui découvrir ses motifs entièrement. Il espéra, dès ce moment, pouvoir réussir dans son projet, quoique le vieillard tint à sa solitude par le lien le plus fort, celui de l'habitude. Le malheur la lui avoit encore rendue chère : presque tous les hommes sont enclins à chérir l'asile où l'infortune les sauva des coups du sort... Il avoit découvert la forte impression que cet événement avoit faite sur l'esprit du comte, et sur-tout sur celui d'Albina, et il savoit que ce premier ne balanceroit pas lorsqu'il faudroit sacrifier ses goûts à la sûreté de sa fille.

Il attendit l'instant propice pour dévoiler ses desseins. Bientôt l'amour

l'arracha aux réflexions relatives à son avenir, et il exerça de nouveau sur lui l'influence qu'il avoit montrée avec tant d'éclat, en lui faisant sacrifier l'amitié, en le faisant renoncer aux devoirs qu'il croyoit que l'honneur lui imposoit envers sa troupe, et en étouffant jusqu'au remords en son sein.

Alors il oublia l'univers, et se livra au plaisir, qui ne peut être dépeint, que l'homme ardent et véritablement amoureux trouve dans les bras d'une épouse qui réunit tous les agrémens, et, plus que cela, les qualités les plus brillantes de l'ame. La volupté, qui naît au sein de la vertu, le plongea dans un océan de délices... Enfin Lérixa fut heureux un instant, si toutefois on peut l'être, dans quelque situation qu'on se trouve, lorsqu'on porte comme

lui, sur son front, la tache du crime. Ce bonheur devoit ressembler à l'éclair rapide; car quelle que soit la puissance de l'amour, il ne peut enchaîner que momentanément la nature: il faut que la foudre reparoisse et perce le nuage sourcilleux auquel un nuage propice a fermé toute issue en se plaçant sur celui qui la contient. La crainte, la douleur et les plus vifs regrets devoient rentrer dans son cœur; et le désespoir sembloit attendre pour s'en emparer, à son tour, que ces sentiments redoutables y eussent versé tous leurs poisons.

A peine sorti du lit nuptial, où l'amour venoit de le couronner des plus belles fleurs de la vie, par la main de la volupté, Lérixa sentit son ame métamorphosée. La jouissance sembloit en avoir banni le

délire qui l'aveugla un instant sur lui-même. Tel est l'effet ordinaire de l'amour : les transports violens cessèrent en son ame, comme on voit un vaste embrâsement, qui roule en tourbillons et dérange la marche des élémens, s'éteindre tout-à-coup.

La raison sembla mettre devant lui son flambeau à l'aide du calme qui maîtrisoit ses sens. Il envisagea sa situation sous un jour nouveau : la possession d'Albina, lui devenant précieuse, le rend plus timide ; il tremble de perdre celle qui vient de lui faire goûter le suprême bonheur, et à laquelle il se sent attaché par de plus puissans liens depuis son hyménée. Les dangers qui la menacent se représentent à sa vue, et il est prêt à entretenir le vieillard du dessein qu'il a naguère formé, de passer de suite dans l'étran-

ger, lorsqu'un événement inopiné vient l'y contraindre, et accroître son trouble et ses anxiétés.

Une lettre lui arrive le matin du jour où il alloit exécuter son projet. Elle étoit écrite du camp des voleurs, par l'un d'entre eux qui lui étoit dévoué. Il lui annonçoit que son principal lieutenant, qui étoit l'un des acteurs de la scène du faux combat, après avoir conspiré sourdement contre lui depuis sa disparution, venoit d'éclater, et qu'une grande partie de la troupe s'étoit déclarée pour le traître. On lui apprenoit que le dessein du lieutenant étoit de le faire prisonnier, et de lui ravir la femme qu'il avoit vue avec lui, et dont il avoit annoncé être devenu amoureux : on lui disoit enfin que la majorité de la troupe inclinoit encore pour lui, et qu'elle devoit

se porter le lendemain dans sa retraite qu'on connoissoit, puisqu'il avoit été suivi, pour le forcer à reprendre le commandement.

L'étonnement de Lérixa égala sa fureur et sa crainte lorsqu'il eut fini la lecture de cette lettre. Il se voyoit outragé par l'amour du lieutenant pour Albina ; et il avoit à défendre en elle l'objet qui lui étoit le plus cher. L'orgueil ne parla pas le plus fortement à son ame en ce moment, quoiqu'il se vit outragé : l'amour y règna presque seul, et dirigea ses sentimens : l'honneur même y fit entendre sa voix, ce qui annonçoit la métamorphose réelle de son ame.

Il résolut, dans son courroux, de punir le lieutenant, et il sentit de plus en plus la nécessité d'entraîner son père et son épouse loin du pays qu'ils habitoient. Il jugea devoir en-

tretenir sans délai le comte, et le forcer par tous les moyens de condescendre à ses vœux. Il pensa, après cela, qu'il étoit indispensable pour lui d'aller à la rencontre des voleurs, le lendemain à la pointe du jour, prévoyant que leur arrivée dans l'habitation consommeroit son désastre...

Il réfléchit aux moyens qu'il pourroit mettre en œuvre pour couvrir sa démarche aux yeux du vieillard, et à ce qu'il devoit lui dire relativement au message qu'il avoit reçu, dont celui-ci avoit connoissance, l'exprès, qui étoit un berger, s'étant adressé à son domestique.

Un moyen qui s'offrit tout-à-coup à son esprit, et qui le tira de l'embarras extrême où sa démarche et cette lettre le mettoient à l'égard du comte, dont il redoutoit toujours la

méfiance, lui parut pouvoir voiler le message et justifier son départ : ce fut d'annoncer au vieillard que la dépêche étoit de Ramire ; de lui dire qu'il lui apprenoit que son père n'avoit pas trois jours à vivre, et qu'il l'appeloit auprès de lui dans le dessein de lui pardonner..... Il comptoit employer le tems présumé nécessaire pour sa course et son séjour à Naples, à régler les affaires de son camp, et à décider les voleurs à lui rendre son indépendance. Quant à la maladie de son père, il espéroit trouver un moyen pour couvrir avec vraisemblance ses prétendus effets.

Son esprit, que l'adresse rendoit fécond en ressources, et que dirigeoit la prévoyance au point de lui faire tout envisager, conçut encore l'idée de justifier la conduite de Ra-

mire, en disant qu'il lui annonçoit avoir expédié trois hommes vers lui pendant les deux mois qui avoient succédé à son départ; mais qu'il jugeoit, d'après son propre silence, qu'ils avoient été arrêtés par les voleurs qui infestoient les campagnes des environs de leur retraite, auxquels il n'avoit échappé lui-même que par miracle. Cette idée lui parut avoir un triple but auprès du comte: outre qu'elle servoit à envelopper ses motifs, elle tendoit à effrayer le vieillard, et, par-là même, à le décider à l'émigration : enfin elle devoit lui donner une preuve apparente de son dévouement à la piété filiale et à l'honneur, en lui faisant voir que les dangers que Ramire lui montroit comme redoutables étoient incapables de l'arrêter.

Satisfait d'avoir découvert un stra-

tagême sûr pour couvrir ses projets, il s'en réjouit dans ce moment. Il jugea que sa fourberie avoit un but favorable à ses amis, et il n'éprouva pas la même répugnance qu'il avoit ressentie lorsqu'il avoit été question de se servir lui-même par de semblables moyens.

Il vit quelle alloit être la douleur d'Albina ; mais il se dit qu'il n'y avoit pas à balancer ; qu'il valoit mieux l'affliger un instant que l'exposer à sa perte par une foible condescendance.

Il alloit se rendre auprès de son nouveau père, lorsqu'il lui vint dans l'esprit de contrefaire l'écriture de Ramire, et d'exposer les faits qu'il devoit faire connoître dans une lettre qu'il communiqueroit au comte, pour prévenir entièrement ses soupçons. Il crut que rien n'étoit plus

facile que de l'abuser, celui-ci n'ayant vu qu'une seule fois son écriture, et il se mit à l'œuvre aussitôt. Sa prudence le rendant difficile, il crut n'avoir pas assez bien réussi. Il alloit renoncer à ce moyen, lorsqu'il fut surpris par le comte. Il cacha la lettre dans son sein, et suivit ce premier dans la salle de l'habitation, en se bornant à lui exposer la chose dans un simple récit.

Après lui avoir fait une confidence basée sur le stratagême qu'il venoit de concevoir, et avoir montré une joie feinte du retour de son père vers lui, ainsi que la douleur de le perdre; après avoir annoncé qu'il alloit obéir à son vœu, il mit sous les yeux du vieillard les dangers qui existoient pour eux dans un pays occupé par des voleurs. Il

lui fit un tableau effroyable, et qu'il pouvoit malheureusement esquisser mieux que tout autre, de la conduite atroce des brigands, qu'il lui montra violant tous les principes, et méconnoissant tous les droits. Cependant il ne put s'empêcher de se justifier lui-même. Cette idée étoit très-hardie et très-imprudente, car elle pouvoit le déceler. Il dit que le hasard mettoit quelquefois à leur tête des hommes qui n'étoient point barbares ; mais qu'ils étoient forcés de tolérer le crime pour leur propre sûreté... Il lui rappela la scène de son combat ; il finit par l'inviter de la manière la plus forte, et en se jettant à ses pieds, à le suivre dans un climat étranger, et lui montra des asiles également favorables en Suisse et en Angleterre. Il lui fit envisager qu'ils pouvoient être sur-

pris à chaque instant dans leur habitation, où ils n'avoient aucun moyen de défense, ni aucun secours à attendre de leurs voisins, puisqu'il n'en existoit point autour d'eux, étant dans une espèce de désert... Enfin il s'écria : « Je défendrai votre vie et celle d'Albina aux dépens de la mienne; mon sang est à vous; je saurai le prodiguer; mais je serai forcé de céder au nombre; et, en mourant, je n'aurai pas la douce satisfaction de voir vos jours et votre honneur hors de péril. »

Il prononça ces mots avec le ton le plus pathétique. Ils devoient porter le caractère de la vérité; les sentimens qu'il exprimoit étoient réellement alors ceux de son cœur.

Le vieillard fut frappé du tableau qu'il offrit à sa vue. Envisageant le danger que couroient ses enfans,

il se montra disposé, comme Lérixa l'avoit prévu, à leur sacrifier les biens qu'il trouvoit en ce lieu.

Il lui annonça qu'il étoit prêt à le suivre en Suisse. Ce fut le séjour qu'il choisit, en pensant qu'il y trouveroit des solitudes où il pourroit se ravir aux yeux de la société que ses malheurs lui avoient appris à mépriser. Il loua ensuite le zèle qui portoit Lérixa à se rendre vers son père : cependant il ne dissimula point qu'il redoutoit les périls qu'il lui avoit dit exister sur la route, et dont il ajouta ne pouvoir douter d'après leur aventure avec les voleurs.

Albina, entrant en ce moment, manifesta la plus grande crainte pour lui ; et, par ses larmes, elle chercha à arrêter son époux, car sa bouche n'osa le supplier. Son ame

délicate envisageoit dans toute son étendue le devoir qui l'appeloit. Le vieillard parut aussi très-ému.

Le cœur sensible de Lérixa ne pouvoit rester glacé en voyant ce tableau. Les pleurs de ces êtres intéressans attirèrent les siens, et il fut fortement agité. Il éprouva pourtant en ce moment une jouissance, en pensant que les douleurs qu'il leur occasionnoit n'étoient excitées que par le desir qu'il avoit de les sauver.

Il fit tout pour les rassurer : il leur promit d'employer la plus grande prudence dans sa course, et de retourner vers eux dès l'instant qu'il auroit embrassé son père, ce qu'il croyoit être, leur dit-il, dans six jours au plus tard, se disposant à franchir rapidement l'espace qui le séparoit de Naples, monté sur un

des mêmes chevaux dont Ramire et lui s'étoient servis pour arriver à l'habitation.

Le vieillard lui offrit alors de le faire accompagner par Simolino, qu'il lui dit être brave, et du dévouement duquel, ajouta-t il, aucun d'eux ne pouvoit douter. Il dit ensuite que le valet se serviroit du cheval qu'avoit laissé Ramire, celui-ci ne l'ayant pas emmené.

Lérixa se refusa à cette proposition, comme on le pense, et il allégua pour justifier son refus, qu'il seroit plus tranquille lorsqu'il sauroit Simolino auprès d'eux. Le vieillard touché de ce motif, qui sembloit un effet de sa tendre sollicitude, ne le pressa plus à cet égard.

En prenant congé de lui, Lérixa l'engagea à tout préparer pour qu'ils pussent entreprendre leur voyage à

son retour. Il annonça qu'il porteroit avec lui un dépôt d'argent qui lui restoit des bienfaits de l'oncle dont il avoit déja parlé, qui étoit, à ce qu'il dit, dans des mains sûres à Naples. Il lui fit envisager encore, avec cette adresse par laquelle il enveloppoit le plus foible de ses motifs, que la présence de Simolino et ses soins seroient indispensables dans l'habitation, puisqu'il s'agissoit du prompt départ de tous.

Une partie de la nuit s'étoit écoulée pendant cet entretien. Enfin Lérixa embrassa le vieillard, et se retira dans son appartement avec son épouse, où il s'occupa à la consoler, et où il oublia un instant dans ses bras, ses dangers, ses peines, et jusqu'à ses remords.

Dès que l'aurore commença à blan-

chir la cîme des monts, il se leva; et laissant Albina dans les bras du sommeil, il s'éloigna d'elle; mais ce fut en éprouvant une agitation inconnue : un pressentiment affreux sembloit bouleverser son ame. Il surmonta la douleur à la voix de la nécessité, et partit en prenant la direction de son camp.

Il s'avança en méditant sur les mesures qu'il devoit adopter à l'égard des voleurs, et sur celle qui assureroit le plus promptement sa vengeance relativement au traître lieutenant qu'il ne pouvoit envisager, sans horreur, comme son rival.

Il se trouvoit à trois milles de l'habitation, et il se livroit encore à ces pensées, quand tout-à-coup il découvre dix hommes qu'il reconnoît pour un détachement de sa troupe.

Il vole aussitôt vers ceux-ci qui s'avançoient en grande hâte vers le lieu où il se trouvoit, l'ayant sans doute apperçu.

Il approche, et reconnoît à leur tête celui qu'il vouloit punir, et qui avoit médité sa perte... Son sang bouillonne dans ses veines : il alloit l'immoler aussitôt ; mais sa politique maîtrisa un instant sa fureur.

Son courroux transformant alors son ame, et y reportant les sentimens qu'il avoit sacrifiés à l'honneur, il reprit l'aspect effrayant et le ton despotique qui est commun aux chefs de cette espèce d'hommes, et il demanda impérieusement aux voleurs où ils portoient leurs pas.

« Vers toi, répondit, en montrant un front audacieux, le lieutenant qui possédoit une ame naturellement hardie, et qu'encourageoit la pré-

sence de ceux qui le suivoient, dont le plus grand nombre lui étoit dévoué ; nous allions te sommer, au nom de la troupe, de te désister du commandement, et te forcer de venir rendre compte de ta conduite. »

« Moi, rendre compte de ma conduite à des subalternes ! Ignorent-ils le respect exclusif qu'ils doivent à leur chef ? s'écria Lérixa d'un ton terrible : ne savent-ils pas qu'ils l'ont investi du pouvoir le plus redoutable ? S'ils l'oublient je ne l'oublierai point moi-même, et j'en vais donner la preuve en ce moment. »

Se retournant vers le détachement, il lui dit : « Votre chef vous ordonne de désarmer ce traître, et de le fusiller à l'instant... » Il prononça ces mots avec une fierté imposante ; et sa contenance, qu'on eut pu nommer héroïque dans un cas différent

du sien, étoit faite pour épouvanter les hommes les plus fermes. Il attendit immobile, la main appuyée sur ses armes, que son ordre fût exécuté, et comme s'il n'eût point eu à redouter de devenir victime des voleurs qu'il jugeoit avec raison gagnés par le lieutenant.

Ceux-ci ayant refusé d'obéir, et étant prêts à s'élancer sur lui, car le lieutenant les y excitoit, n'osant pas l'approcher lui-même malgré sa bravoure, Lérixa entrevit le péril qu'il couroit. Mais son courage étoit dès longtems au-dessus de tout danger. Voulant punir aussitôt son rival, il se précipita sur lui, et lui cassa la tête d'un coup de pistolet, dans l'instant où ce dernier croyoit qu'il étoit son prisonnier. Se retournant ensuite vers les voleurs, que sa conduite avoit terrassés, quoiqu'ils

eussent fait un mouvement pour venger le lieutenant, il leur dit :

« C'est ainsi que je punis les traîtres à leurs sermens et mes ennemis. Je le vois, vous partagiez ses sentimens : vous m'avez méconnu, trahi. Si vous fûtes jamais braves, voici ce que j'ai à vous proposer : Je veux descendre de mon rang, et m'abaisser jusqu'à vous. Que chaque individu du détachement me combatte à son tour. Je vous donne les moyens de montrer si les brigands sont entièrement les rebuts de la nature, ou s'il leur reste, au milieu de leurs forfaits, quelque chose de l'homme... Mais songez que si vous m'accablez par le nombre, je vous regarderai comme des monstres ; et, avant de tomber sous vos coups, je vous ferai sentir ce que peut Lérixa. »

Il attend avec une audace incon-

cevable l'attaque des voleurs, vers lesquels il dirige ses pistolets. . . . En ce moment, il pensa à Albina et au comte, et se crut sur le point de les perdre pour toujours. Il ne doutoit point que les rebelles ne l'immolassent, dans la crainte du châtiment; et son ame, tout en bravant la mort, s'ouvrit à la sensibilité.

Les voleurs, que l'aspect d'une telle fermeté sembloit avoir pétrifiés, laissèrent tout-à-coup tomber leurs armes, et se jettèrent à ses pieds en implorant sa clémence. Quatre seulement s'éloignèrent, et parurent se refuser au vœu des autres.

Lérixa leur dit alors : « Je vois avec plaisir qu'il reste quelques sentimens dans vos cœurs. Je vous pardonne, non comme chef, car je me démets de mon titre puisqu'on

le reclame, mais comme homme. Si j'étois encore chef, ceux qui ont refusé d'obéir seroient punis à l'instant. Retournez dans votre camp, et annoncez à la troupe que Lérixa va déposer dans ses mains le pouvoir dont elle l'a investi. Dites-lui que rien ne peut l'épouvanter, et qu'il sait immoler les traîtres. »

Le détachement le combla de louanges... Telle est la conduite de ces hommes que la bravoure séduit au point de les métamorphoser en un instant.... Que dis-je ? la bravoure, dans la société même, n'a-t-elle pas, en tout tems et en tout pays, tout maîtrisé, et justifié non-seulement les écarts mais même les plus grands attentats.

Prenant alors à part l'un d'eux qui avoit été commandé pour le détachement, le même qui lui avoit

écrit au sujet de l'arrivée des voleurs, et qui en ce moment s'apprêtoit à se ranger de son côté, comme il le lui dit, il apprit que sa perte avoit été méditée par presque tous les chefs jaloux de sa gloire. Le voleur lui observa que tous les passages étoient gardés, et que s'il ne revenoit au camp c'en étoit fait de ceux qui le retenoient : on avoit, dit-il, juré leur perte, les accusant de tous les maux que son éloignement avoit causés. Le voleur ajouta qu'il craignoit que déja on n'eut pris des mesures pour s'emparer des solitaires; et assura que c'étoit le vœu du lieutenant.

Lérixa dissimula l'impression que lui causoit ce qu'il entendoit, et, à force de courage, il surmonta l'effroi qui alors le dominoit. On a vu que lorsqu'il s'agissoit de ceux auxquels il étoit lié son ame étoit pres-

que pusillanime... Il congédia le voleur, et resta livré à la plus vive agitation, après avoir dit au détachement qu'il ne se rendroit dans le camp que le lendemain.

Il prit cette décision, quoiqu'il sentit la nécessité de se montrer à la troupe sans délai. Ce qu'il venoit d'apprendre de celui qu'il avoit entretenu, qu'il connoissoit franc et sincère, et du dévouement duquel il ne pouvoit douter, d'après sa démarche et son discours, le portoit à réfléchir ; et il fut incertain s'il ne retourneroit pas aussitôt dans l'asile du comte, craignant qu'il ne fût enlevé à son insçu ainsi que son épouse. Il vouloit les défendre, et périr s'il le falloit dans cette entreprise. Son extrême courage l'empêchoit d'envisager que ce seroit agir inutilement, et qu'il n'auroit que

l'avantage de se faire massacrer aux yeux du vieillard et d'Albina, en leur prouvant son dévouement.

Ce qui servit à nourrir sa nouvelle terreur, c'étoit la connoissance qu'il avoit des hommes de son état, et de tous les subalternes en général, dont l'audace naît sitôt que le chef, qui exerce sur eux son despotisme, ne les a plus sous son œil, et lorsqu'ils ont rompu le frein de la soumission. Il sait qu'alors ils se plaisent à lui faire sentir leur puissance, qui résulte de l'accord de leurs forces réunies; et qu'ils l'écrasent souvent pour se venger de sa grandeur, et comme pour le punir d'y avoir osé aspirer.

Il craint que la mort du lieutenant n'ait exaspéré les partisans de celui-ci, et qu'ils ne se préparent bientôt à sacrifier les solitaires. Enfin

il se décide à retourner vers eux pour s'assurer de leur situation.

Mais quel motif va-t-il mettre en avant pour justifier son retour? Telle est l'idée qui le frappe aussitôt. Il réfléchit, et en voit une dans son arrestation présumée par les voleurs, qu'il dira avoir combattus. Le sang du lieutenant, qui a rejailli sur ses habits, lui paroît un témoignage certain pour rendre sa démarche vraisemblable. Il veut dire encore au comte qu'il a été forcé de rebrousser, parce que le chemin qu'il tenoit étoit couvert par des bandes de ces derniers; et qu'il avoit tout à craindre de ceux qu'il rencontreroit, qui auroient voulu venger les leurs dont il avoit versé le sang.

Il se hâte, après avoir jugé sa décision favorable, de reprendre la route de l'habitation, et rien ne peut

égaler l'ardeur qu'il met à parcourir l'espace qui l'en sépare. Les ravins, les torrens ne l'arrêtoient point : il couroit sur les sentiers escarpés, avec la même impétuosité qu'on pourroit le faire dans une plaine unie. Son cheval, qui étoit excellent, et qu'il avoit dressé à tout affronter, secondoit sa vive impatience.

Dans sa course, son imagination lui représentoit le tableau du massacre de ceux qu'il chérissoit, et de la destruction de leur retraite par les voleurs. Il croyoit déja voir les flammes qui la consumoient : il croyoit enfin n'arriver que pour mourir ; ne voulant point survivre à la perte du comte et d'Albina qu'il auroit occasionnée.

C'est dans ces momens où il sentoit que son cœur renaissoit pour la vertu : il s'applaudissoit en quel-

que sorte d'en faire l'épreuve en courant le péril le plus grand, et en savourant tant d'amertumes.

Il eut bientôt franchi les trois milles qui le séparoit de l'asile qui lui étoit cher.... Il le découvrit. Nulle trace de dévastation ne s'offrit à ses regards ; et il n'apperçut rien qui lui indiquât l'existence du danger qu'il avoit redouté. Il s'arrêta pour calmer un peu son cœur, et pour méditer sur sa détermination dernière, sur celle qui devoit fixer son sort et celui des deux honorables infortunés.

Il pensa que la conduite des voleurs l'avoient dégagé de tous liens, et qu'il pouvoit leur manquer de foi sans violer ce faux point d'honneur auquel il tenoit naguère, qui lui auroit fait remplir ses engagemens avec eux ; c'est-à-dire, qui l'auroit

forcé à leur faire recevoir le commandement où à l'immoler, s'ils ne se fussent révoltés.

Il vit, après cela, qu'il pouvoit se dispenser de se rendre au camp: mais il pensa, tout-à-coup, qu'il ne pouvoit renoncer à cette démarche sans exposer son père et son épouse à tous les dangers, sans les perdre même; car il considéra que leur fuite seroit imposible, s'il n'engageoit les voleurs à la favoriser. Il connoissoit trop bien leur prévoyance pour douter qu'ils n'eussent mis des postes sur tous les points afin de le cerner: d'ailleurs, celui d'entr'eux qu'il avoit interrogé le lui avoit dit. Un obstacle non moins grand naissoit à ses yeux de la part du comte, qu'il savoit ne pouvoir décider à le suivre inopinément, et à embrasser ses desseins s'il se découvroit.

Après avoir tout envisagé, le parti qui lui sembla le moins redoutable et le moins funeste fut celui de se rendre au camp. Il savoit qu'il pouvoit être fait prisonnier, être même massacré ; mais au moins il se disoit que les siens seroient épargnés, lorsqu'aucun motif n'exciteroit la haine des voleurs contre eux.

Tout le portoit à espérer de maîtriser l'esprit et la fureur de sa troupe, à l'appui de sa première influence, et de la porter à protéger même sa famille..... Alors il fut frappé d'une nouvelle idée favorable à son projet : ce fut de dissimuler avec les brigands, auxquels il sentoit, comme on l'a dit, ne plus rien devoir ; de reprendre le commandement, et de favoriser la fuite du comte et d'Albina, en leur envoyant le même voleur qui l'avoit

instruit la veille, et qu'il avoit jugé n'exercer l'état qu'avec répugnance, dont il comptoit enfin s'assurer à prix d'or. Il ne pouvoit se servir du vénitien Folino, sur la fidélité duquel il eut pu compter, celui-ci ayant été envoyé à Naples par la troupe, à ce que lui avoit dit le premier, après qu'il se fut informé à son égard.

Son dessein étoit de faire conduire le comte et Albina sur la route de Milan, où son intention étoit d'aller les joindre, après leur avoir ouvert cette voie en portant ses détachemens sur d'autres points... Il crut pouvoir décider son père à quitter aussitôt sa retraite, en lui faisant donner un avis par le voleur, qui lui annonceroit sa perte prochaine, et l'enlèvement d'Albina s'il ne s'éloignoit de ce lieu. Une autre

idée, qu'il jugea plus favorable s'offrit à lui : il voulut, en employant un nouveau stratagême, lui écrire en son nom, et l'engager à fuir en se livrant exclusivement à l'homme qu'il lui envoyoit. Il avoit dessein de lui dire que l'enlèvement d'Albina étoit médité, et qu'il ne pouvoit aller lui-même en ce moment vers eux, la route lui étant fermée par les voleurs, auxquels il venoit de se soustraire par le plus grand des hazards, après avoir été pris par eux, et avoir eu occasion de connoître leur projet sur l'habitation et sur son épouse. Il devoit ensuite inviter le comte à prendre la route de Milan, qui étoit celle qu'il vouloit découvrir la première, ainsi qu'on vient de le dire.

Il regretta vivement alors la perte de Ramire : il pensoit que s'il l'avoit

auprès de lui, il seroit sûr de voir conserver le dépôt de son bonheur, qu'il alloit mettre dans des mains mercenaires... Il donna quelques larmes au souvenir de son ami : ses yeux étant désillés, il apprécioit mieux son sentiment, ses services et sa sagesse. Il s'accusa même de ne pas s'être assez rappelé de lui ; mais il se dit : « Depuis que je l'ai perdu, l'amour a occupé toutes mes pensées. Dans mon délire, j'ai dû oublier la nature entière. »

Il étoit dans les gorges qui dominoient la colline sur laquelle étoit située l'habitation, où il resta livré à ces réflexions. Il alloit s'élancer dans le sentier qui y conduisoit, lorsqu'il pensa qu'il falloit renoncer à son premier dessein d'y reparoître, puisqu'il seroit forcé de s'en arracher le lendemain. La méfian du

vieillard se représentoit à ses yeux : il craignit qu'il ne lui fit démêler la vérité à force d'ajouter à ses stratagêmes. Cette crainte fut si puissante, que, malgré le desir qu'il avoit d'embrasser son épouse, il se décida à rester la nuit entière en ce lieu.

Il s'embusqua dans l'épais bosquet qui s'étendoit jusqu'à l'habitation, et dans le même endroit où d'abord il avoit entretenu Ramire. De là il observa, en s'avançant, s'il ne voyoit point paroître quelqu'un de ceux qui l'occupoient, dont l'aspect lui donnât l'assurance qu'il ne s'y étoit rien passé de funeste depuis son départ : il n'auroit pu se résoudre à demeurer la nuit en cet endroit s'il n'en eut eu la certitude.

Il resta une heure à examiner. Enfin il vit, avec sa lunette, sortir

le vieillard de la maison, et se porter vers son jardin... A sa vue, il tressaillit de joie ; il lui donna de loin ses embrassemens. Albina parut à son tour. Il la vit porter sa vue vers le point de l'horison où se trouvoit situé Naples, en élevant ses yeux vers le ciel; il jugea qu'elle s'occupoit de lui... Il se sentit ému, et eut beaucoup de peine à maîtriser le desir qui l'excitoit à voler vers elle. Mais sa prudence parvint à le vaincre.

Albina disparut. En ce moment un pressentiment nouveau saisit Lérixa : il sembla qu'une voix secrette lui annonçoit qu'il la voyoit pour la dernière fois, ou que l'élan qu'il venoit de voir seroit le dernier que la tendresse lui offriroit par elle... Son ame fut accablée : il ne sortit de cette situation qu'après avoir répandu des torrens de larmes.

L'ombre de la nuit ne tarda pas à s'étendre sur les cieux. Alors Lérixa, qui n'avoit pris qu'une foible nourriture le matin, dans un village qui étoit sur sa route, chercha des fruits dans la vallée dont il fit son souper. Dès que l'obscurité règna, et que l'habitation fut fermée, il s'en approcha après avoir attaché son cheval à un arbre. Il s'assit au pied; et là il se livra encore à ses réflexions..... Il passa une nuit cruelle, et sans qu'il pût démêler la véritable cause de l'agitation de son cœur.

La fatigue qu'il avoit éprouvée; les chocs divers de son ame depuis deux jours, qui tendent à accabler les sens, sembloient devoir l'entraîner dans les bras du sommeil: mais la crainte qu'il ne restât ainsi exposé aux attaques de ceux

qu'il redoutoit, et de ne pouvoir défendre l'habitation si la nécessité l'y contraignoit, l'en empêcha. Il veilla donc, et fit une garde exacte autour de la demeure des siens.

Dès que l'aurore annonça le jour, il se disposa à s'éloigner. Après avoir ressenti une agitation plus pénible que tout ce qu'il avoit éprouvé jusqu'alors, qui eut lieu dans l'instant ou il voulut monter à cheval pour se rendre dans le camp, il se mit en route : mais il se retournoit sans cesse vers le lieu où reposoient son bonheur et ses espérances : il sembloit qu'il dût y laisser son ame entière... Sa marche, au lieu d'être impétueuse comme la veille, étoit lente, mesurée; chaque toise de terrein qu'il franchissoit, en s'éloignant, avoit à ses yeux une distance énorme.

Il s'arrête encore pour contempler

la demeure d'Albina. Lorsqu'il fut arrivé dans l'endroit où il devoit la perdre de vue à cause de la hauteur des monts, il sentit un nouveau serrement de cœur, et il parut dire tacitement un adieu éternel à sa famille.

Cependant son ame forte ne se livroit point à cet abandon sans combat : il s'accusoit même de foiblesse. Mais où est la force de caractère qui puisse vaincre la sensibilité dans un cœur aimant et épris de l'être le plus adorable, et lorsque tous les périls sont prêts à fondre sur la tête de cet objet chéri ?

Il triompha pourtant de lui-même, en pensant que sa foiblesse alloit énerver son courage dans l'instant où il croyoit en avoir le plus besoin ; et, reportant ses idées sur la démarche qu'il alloit faire, il s'occupa de

la conduite qu'il devoit tenir envers sa troupe. Il reprit alors rapidement sa course, et vola vers le camp des voleurs.

Quittons un instant Lérixa pour nous reporter dans la retraite du comte, et voyons ce qui s'est passé depuis qu'il l'a quittée.

Il avoit laissé Albina endormie. Après son départ, elle se livra à sa douleur : elle trembloit pour son époux, en se représentant les périls qui étoient sur sa route, et son imagination en augmentoit le nombre. Un autre sentiment qui ajoutoit à cet effroi, et glaçoit son cœur, l'agita à son tour : c'étoit encore ce pressentiment fatal qui empoisonne nos momens les plus chers, et met devant nos yeux les tableaux les plus effrayans.

Après avoir arrosé son lit de ses

larmes, elle se leva pour se livrer à ses soins accoutumés, et elle apperçut par terre un papier qui lui parut être une lettre.

Son aspect la fit frissonner : elle craignit qu'il ne contint les adieux de son époux ; car elle avoit cru un instant être délaissée à jamais. Elle l'ouvrit aussitôt et vit qu'on y parloit au nom de Ramire, et qu'elle renfermoit les détails que Lérixa leur avoit donnés.

La lecture de la première page consola son cœur, et fit disparoître une partie de ses chagrins. Elle n'avoit pas été maîtresse de former quelques soupçons sur son époux, que la méfiance du comte, si souvent manifestée, avoit sans doute fait naître, et que le départ subit de ce premier, d'après une simple lettre, quoique ses motifs parussent justifiés,

avoient affermis en elle. En outre, elle jugeoit son amour foible, puisqu'il la sacrifioit à l'intérêt paternel ; et elle se disoit qu'il pourroit la sacrifier en d'autres cas... La femme la plus vertueuse et la plus magnanime est quelquefois injuste lorsqu'elle aime éperduement...

Le calme, qui étoit rentré dans son ame en commençant la lecture de la lettre, devoit bientôt en être banni : cela arriva lorsqu'elle s'apperçut qu'elle n'étoit pas finie..... Elle en considéra alors les caractères, et crut reconnoître l'écriture de son époux. Le frisson la saisit en faisant cette découverte. Voulant faire cesser l'agitation cruelle qui venoit de bouleverser son cœur, elle courut vers son père, à qui elle fit part de ses doutes en lui présentant cet écrit.

Il n'en falloit pas tant pour porter au comble la méfiance dans un esprit aussi prévoyant et aussi judicieux que celui du vieillard..... Il parut d'abord consterné : cependant il réfléchit ; et cherchant à connoître le motif qui avoit porté Lérixa à écrire cette lettre, et à déguiser son écriture, car il étoit assuré que celle de la lettre étoit la sienne, il n'en pût trouver un seul de plausible pour le justifier, quoiqu'il eut pu présumer que la lettre de Ramire pouvoit contenir des secrets relatifs à lui-même, et qu'il n'auroit pu lui communiquer... Albina, que son amour tendoit à rendre indulgente, malgré les soupçons qu'elle venoit de former, mit en avant cette idée aux yeux du comte. Il n'en fut point satisfait ; il pensa au contraire qu'Albina étoit sacrifiée. Il se

retraça les diverses situations où il croyoit avoir vu Lérixa dans l'embarras ; il se rappela l'affaire des voleurs le jour du mariage, et il commença à douter de sa franchise dans cette circonstance, en envisageant sa facile victoire, de laquelle la blessure qu'il lui avoit montrée l'avoit empêché de se méfier. Pensant alors qu'un jeune homme amoureux est prodigue de son sang dans des cas moins essentiels pour lui, il découvrit en partie le secret de cette aventure : mais son œil ne perça point le voile qui couvroit la conduite et le sort de Lérixa. Il crut voir en lui un de ces jeunes seigneurs qui emploient cet astuce, qu'ils nomment rouerie, qui leur fournit et leur fait employer toutes les dissimulations et toutes les perfidies pour séduire et perdre l'innocence, et

qui la sacrifient dès l'instant qu'ils ont assouvi leurs criminels desirs.

Sa douleur égala son désespoir : il voyoit son honneur et celui d'Albina outragé. Celle-ci concentra sa douleur pour le consoler; elle chercha même à relever son espérance, car elle redoutoit l'influence de cette idée sur l'esprit de son père, d'après la connoissance qu'elle avoit de son ame. Elle s'attacha à justifier Lérixa, et s'accusa la première d'injustice, pour forcer le comte à revenir sur lui-même.

Mais il falloit d'autres argumens que les siens, et des preuves irrécusables pour le rassurer désormais.

Après s'être livré aux transports véhémens, que des soupçons semblables à ceux qui s'étoient emparés de son esprit étoient capables de faire naître dans une ame comme

la sienne, il se reporta sur les devoirs qu'il avoit imposés à Albina. Il lui dit qu'il falloit fuir avec lui, le jour même, de ce lieu, pour se transporter dans une autre retraite, et il lui fit répéter son serment de ne point survivre à l'honneur, si elle avoit épousé un être indigne d'elle, et si elle étoit sacrifiée.

Albina, quoique son cœur fut entièrement dévoué à son époux, n'hésita point à prononcer de nouveau ce redoutable serment. Elle intercédoit pour Lérixa parce qu'elle le croyoit innocent; mais son cœur adoptoit les sentimens de son père si Lérixa étoit coupable..... Cependant elle supplia le comte de renoncer à son projet de fuite avant de s'être assuré des sentimens de son époux, et lui fit observer qu'en se décidant sur une preuve vague, ils

couroient le risque de violer eux-mêmes l'honneur, en devenant injustes envers lui.

Le comte jugea sa raison légitime. Il renonça à fuir de suite; mais il voulut prendre sans délai des renseignemens à Naples même sur le compte de Lérixa. Albina applaudit à son dessein.

Il écrivit à un ami qui lui étoit resté dans cette ville, et dépêcha Simolino, qui ne vit aucun danger lorsqu'il fut question de tranquilliser ses maîtres, ou plutôt ses amis: ses vertus, on l'a vu, l'avoient élevé à leur rang. Ils lui avoient caché la cause de leur peine malgré leur extrême confiance, tout en lui faisant entrevoir que le succès de sa démarche pouvoit seul les calmer... Il partit aussitôt et promit de revenir dans l'habitation en toute diligence.

Une heure s'étoit à peine écoulée depuis le départ de Simolino, que le comte et Albina, qui s'étoient livrés pendant ce tems à des épanchemens mutuels, eurent lieu d'éprouver une grande surprise, et de former des réflexions à-la-fois douces et pénibles : ce fut l'apparition de Ramire qui devoit opérer ces effets.

On sait quel étoit le dessein qui devoit ramener celui-ci auprès d'eux. Ce fut pour ravir à Lérixa ces êtres qu'il voyoit sur le point d'être traînés sur l'échafaud, croyant pressentir qu'il ne tarderoit pas à y monter lui-même : il vouloit les attirer loin de cette contrée fatale; et croyoit servir Lérixa, comme il l'a dit, en les lui enlevant. Il envisageoit qu'il alloit le sauver du malheur le plus affreux, et qui rend la mort mille fois plus cruelle,

celui d'avoir fait couler le sang de l'innocence ; et il suivoit le penchant de son cœur qui le portoit à sauver leurs destins. Cependant il ne vouloit point immoler tout-à-fait Lérixa ; il vouloit revenir dès qu'il auroit conduit sa famille en Suisse, s'assurer de ses sentimens d'une manière évidente, et le ramener dans les bras d'Albina et du vieillard lorsqu'il auroit la certitude de son changement. Il pensoit qu'il le sauveroit ainsi lui-même en l'éloignant du théâtre où tôt ou tard il devoit trouver sa perte.

Il ne s'étoit point écarté des lieux où il avoit laissé son ami, comme cela avoit été son dessein en quittant l'habitation du comte. Il s'étoit retiré dans une caverne voisine, après avoir été à Naples se pourvoir de l'habit qu'il portoit, et être resté

quelques jours dans un village où il s'étoit procuré un premier asile pour le comte et Albina, après avoir intéressé un homme respectable qui l'habitoit... De là il observoit les démarches de Lérixa, et il avoit profité de l'occasion où celui-ci s'étoit éloigné pour effectuer son dessein. Il l'avoit suivi la veille, et ne doutoit pas qu'il ne fut retourné dans son camp. Il prévoyoit qu'il ne pourroit point s'en absenter à sa volonté, en ayant été si longtems éloigné; et il crut avoir le tems d'exécuter son entreprise avant son retour dans la demeure du vieillard... Il s'étoit alors porté dans le village qui devoit leur servir de retraite, pour prendre ses dernières mesures, et il étoit arrivé le matin devant l'habitation, dans laquelle il ne se décida à entrer que lorsqu'il eut vu Albina

et le comte aller seuls dans leur jardin, ce qui lui annonçoit que Lérixa n'étoit point encore de retour.

Enfin Ramire s'offrit à leurs yeux sous le déguisement d'hermite, et ne fut pas reconnu au premier aspect. mais sitôt qu'il eut ouvert la bouche, il ramena la joie dans le cœur des deux solitaires, dont il avoit envahi l'estime.

Voici comment il s'y prit pour préparer le comte à adopter ses vues, pour justifier sa démarche, et pour arracher celui-ci et Albina à Lérixa sans le dévoiler entièrement lui-même. On vient de voir que, malgré ses torts, il le chérissoit encore.... L'amitié ne s'éteint pas en un instant dans les cœurs, et un seul écart ne peut être d'un poids assez fort pour l'entraîner vers l'indifférence. L'homme se manque à lui-même en

sacrifiant son ami, quoique le pacte se trouve rompu par l'indifférence ou les mauvais procédés de l'un d'entr'eux. L'honneur exige de celui qui est sacrifié, et qui est raisonnable, qu'il respecte son premier serment, et qu'il se montre encore dévoué lorsqu'il s'agit de la réputation ou de la vie de celui auquel il fut lié.

Ramire montra cet exemple, tout en s'abandonnant au sentiment qui le gouvernoit; c'est-à-dire à la bienfaisance... Ce sentiment est plus puissant que l'amitié même, lorsque celle-ci n'a pas entièrement la vertu pour objet.

Il voulut faire naître quelques craintes dans l'esprit du comte pour le décider à s'éloigner, en lui laissant croire que d'autres motifs que celui que Lérixa lui avoit exposés, avoient déterminé son départ. Il vouloit encore lui faire voir le plus

grand danger de la part des voleurs qui s'établissoient dans la contrée : enfin il étoit résolu de l'engager à le suivre par tous les moyens. Il étoit aussi décidé, si Lérixa le surprenoit, dans sa tentative, à lui fermer la bouche en bravant son courroux.

Connoissant la délicatesse extrême du comte, et de quoi il étoit capable, lorsqu'il pourroit soupçonner la franchise d'un homme, et surtout de celui à qui il avoit donné sa fille; car Ramire n'ignoroit pas l'hymen de Lérixa avec Albina. Il avoit été témoin de leur union, les ayant suivis dans le village où s'étoit faite la cérémonie du mariage, et s'étant porté, sous le déguisement d'un paysan, sur leur passage, à la sortie de l'église.

Il dit donc au vieillard, qu'il voulut entretenir en particulier,

qu'un motif noble et utile à lui-même, ainsi qu'à Albina, l'attiroit vers eux. Il observa qu'il venoit pour l'engager à quitter sans délai sa retraite; à se transporter dans une autre qu'il lui dit en être éloignée de huit milles, et qu'il annonça être à sa disposition; il assura au comte que l'intérêt de Lérixa, même, exigeoit qu'il condescendit à ses vues. Il lui peignit le danger qu'il couroit de la part des voleurs, qu'il lui dit avoir rencontrés de toutes parts, auxquels il ajouta ne s'être soustrait qu'à l'abri de son déguisement... Il ne dissimula point au comte que sa démarche étoit faite à l'insu de Lérixa : mais il dit que les considérations les plus fortes l'avoient porté à s'envelopper d'un voile à son égard. Il fit entrevoir à celui-ci que son ami lui avoit fait des

mystères, et justifia en même tems ses motifs.

Voyant le vieillard montrer l'effroi sur son front, il lui donna de nouveau le garant des bonnes intentions de son gendre, et jetta sur les circonstances les causes de sa conduite.... Ici il sembla vouloir lui laisser croire que la retraite et le mariage de son ami étoient découverts par son père, et que le courroux de celui-ci, auquel il vouloit les soustraire, avoit nécessité les mesures qu'il lui proposoit... Il répéta, en faisant un serment solemnel, et au nom de l'honneur, que l'intérêt de tous le dirigeoit, et qu'il croyoit servir plus efficacement son ami en ce moment qu'il ne l'eût jamais fait.

Il annonça ensuite au comte que s'il accédoit à sa proposition, il re-

verroit bientôt Lérixa dans sa nouvelle retraite, où il dit devoir l'amener. Il le supplia enfin de cacher son intention particulière à Albina.

Le comte avoit été dans un étonnement inexprimable en entendant le discours de Ramire, et il l'envisageoit avec attention, pour tâcher de découvrir ses motifs dans ses yeux... L'effet que ce premier avoit voulu produire sur son esprit existoit déja : ce qui s'étoit passé avant son arrivée l'avoit préparé à cette impulsion. Le comte trembla de nouveau pour son honneur, et sa situation fut un instant cruelle : mais il fut rassuré par les discours de Ramire, à qui il ne pouvoit ravir son estime dans l'instant même où le ton mystérieux de celui-ci, et ses propositions sembloient devoir altérer sa confiance pour lui. L'assurance formelle qu'il

lui donna que Lérixa avoit de bonnes intentions, et qu'il ne trahiroit point Albina, soutint dans ce moment l'espoir dans son ame.... Ramire avoit pu donner cette assurance : il connoissoit la métamorphose qui s'étoit faite en son ami, et son desir de changer de conduite. Sa démarche au camp ne pouvoit lui faire concevoir des craintes : il pensoit avec vérité que la politique, et la sûreté de son père et de son épouse l'avoient déterminé dans cette circonstance.

Ceci paroîtra une contradiction avec la conduite de Ramire. S'il est sûr de Lérixa, pourquoi veut-il enlever, à son insu, ceux qui lui sont chers ?... On jugera autrement, lorsqu'on envisagera que, quel que fût son espoir sur son ami, il avoit à redouter son obstination à ne pas

s'éloigner de cette contrée, son penchant à tout braver, et plus que cela son propre sort, qui le mettoit en butte à tout, et lui faisoit non-seulement trouver des périls dans la société et en tous lieux, mais auprès du vieillard même, que le plus petit événement pouvoit instruire, et qu'il savoit ne pas être dans le cas de se pardonner d'avoir donné sa fille à un brigand.

Le comte, après avoir réfléchi quelque tems, et avoir interrogé Ramire sur la maladie du comte Arbino, et sur la prétendue lettre, mais pas avec assez de sang-froid et de circonspection pour que Ramire ne découvrit d'abord le nœud de cette supercherie; enfin, ayant reçu une réponse mystérieuse de celui-ci, il sentit la nécessité de s'éloigner, quels que fussent les motifs

de Ramire : il l'auroit fait quand celui-ci ne l'y auroit point excité: l'on a vu que ce fut naguère son projet. Il dit donc à Ramire :

« J'embrasse votre dessein, et je vais quitter la solitude que je chérissois, et où je croyois finir mes jours. C'est avec effort que je m'en arrache. Vous me faites pressentir des malheurs; je dois les éviter s'il se peut. Si j'étois seul, je ne saurois les craindre; quelques jours de plus ou de moins dans la vie ne sont rien.... Mais ma fille a une destinée à remplir, et je dois empêcher qu'elle ne soit anéantie. Je dois redouter de voir l'opprobre s'appesantir sur elle, et me préparer des tourmens mille fois plus affreux pour moi que la mort.... Que dis-je? les voir!.... Mes yeux ne la verront jamais flétrie : je saurai armer le bras de ses en-

nemis contre moi, ou le mien préparera et assurera la vengeance de l'honneur.

« Je me livre à vous, Ramire ; vous devez juger par-là à quel point vous avez acquis ma confiance. Si je ne croyois à la sincérité de vos sentimens, je fuirois seul avec Albina, et je me soustrairois éternellement à vos regards, ainsi qu'à ceux d'Arbino, que je croirois alors entièrement criminel ; ou j'attendrois, de sa main ou de la mienne, la mort en ces lieux. Partons dès ce jour même, et laissons ignorer à Albina le triste sort que, malgré vos promesses, mon cœur semble appercevoir pour elle dans l'avenir. »

Ramire se jetta à ses pieds, qu'il embrassa en voyant sa résolution. Il lui témoigna combien il étoit rempli d'admiration pour ses vertus, et

reconnoissant de la confiance qu'il lui livroit.

Il le dissuada encore sur les dangers dont il voyoit son esprit occupé, en lui répétant qu'Arbino reconquerroit sa tendresse, et mériteroit sa confiance; et le supplia de cacher à Albina que sa démarche n'étoit point combinée avec son époux. Le vieillard le promit, et Ramire fut rempli de joie. Il lui sembla qu'il avoit obtenu la victoire la plus avantageuse pour lui, et qu'il eut acquis en ce moment le bien le plus précieux.... Telle est la situation où se voit toujours l'homme qui chérit la vertu et la bienfaisance : il trouve sa félicité dans celle des autres....

Albina, que l'inquiétude agitoit pendant l'entretien de son père avec Ramire, et dont le tendre cœur lui faisoit redouter le malheur d'être

privée à jamais de son époux, attendoit avec une vive impatience le résultat de cette conférence. Le mystère dont s'étoit enveloppé Ramire à son égard, faisoit naître les plus cruels soupçons en son ame, et elle cherchoit à pénétrer les motifs de ce dernier.

Le vieillard instruisit alors Ramire de la démarche qu'il venoit de faire faire à Naples, par Simolino. Ramire frémit en l'apprenant : il vit que le comte alloit savoir que ni lui ni Arbino n'y avoient paru depuis longtems. Il sentit encore plus en ce moment la nécessité de brusquer la décision du comte, de peur qu'il n'obtint des renseignemens qui lui raviroient à lui-même sa confiance, et feroient avorter tous ses desseins.

Enfin le comte et Ramire revin-

rent vers Albina, et ce premier lui annonça qu'ils alloient quitter leur retraite, en étouffant les sanglots que cette idée pénible arrachoit à son cœur.

« Vous pourriez la quitter sans Arbino ? s'écria sa fille éplorée, qui ne put maîtriser ses transports et le délire qui s'emparoit d'elle. Quel peut être ce dessein ? Raviriez-vous Albina à son époux ? O mon père ! parlez, vous allez décider de ma vie. »

Ramire, voyant le vieillard suffoqué par ses larmes, qu'il vouloit en vain arrêter, s'empressa de répondre à Albina, et lui dit :

« Non, belle Albina, votre époux ne vous sera point ravi. La démarche dont vous a parlé votre père a un but relatif à son propre bonheur et à votre satisfaction mu-

tuelle. Il applaudira aux mesures que nous allons prendre. Songez que votre retraite n'est plus sûre, et que vous y êtes exposée à vous voir enlever à jamais à Arbino, en tombant dans les mains des scélérats qui nous environnent, et qui n'attendent pour se jetter sur leur proie, que l'instant de la découvrir; ce qu'ils ne peuvent tarder à faire... Vous connoissez la tendresse de votre père, et l'amitié de Ramire pour Arbino; ils vous sont deux garans de votre bonheur futur. Sachez que Ramire seroit prêt à répandre tout son sang pour défendre votre tranquillité, et pour l'acheter même. C'est un effet produit par vos vertus sur mon ame, bien plus que par l'amitié que je porte à Arbino, qui bien loin de s'être affoiblie a pris de l'accroissement depuis que le sort vous a unie

à lui : la conduite que je tiens en ce jour pourra vous le prouver dans la suite.... Calmez-vous donc, et je vous fais la promesse, sur l'honneur, de ramener bientôt votre époux à vos pieds. »

Albina, qui avoit partagé les sentimens de son père sur Ramire, crut voir encore plus la candeur sur le front de celui-ci.... En effet, elle y brilloit dans tout son éclat, parmi la joie qu'y répandoit la satisfaction de devenir le bienfaiteur de ces êtres vertueux... Elle se jetta dans ses bras, et lui dit : « Ramire, je mets en vous mes espérances : songez que vous devez me rendre le bonheur. Je ne cherche point à pénétrer le secret de votre conduite : vous croyez, ainsi que mon père, la démarche que nous allons faire avantageuse pour nous; je vous suis aveuglément.

Veuille le ciel qu'elle nous soit favorable, et que j'aie à vous remercier de l'avoir suggérée ! »

Ramire lui renouvella ses promesses et ses sermens. Dès-lors on ne s'occupa plus que du départ. L'impatience de Ramire, qu'il communiqua au comte, étoit inexprimable. Il trembloit, à chaque instant, de se voir trompé dans son espoir et dans sa prévoyance par l'arrivée imprévue de Lérixa, ou de voir naître quelqu'autre incident qui détruisît ses desseins.

Enfin, s'étant informé du vieillard si son cheval lui étoit resté, il apprit qu'il étoit dans l'habitation. Le comte lui dit, à cet égard, qu'il s'étoit fait un scrupule de s'en servir, quoique son valet lui en eut fait la demande, et quoiqu'il lui eût été très-nécessaire dans la course péril-

leuse qu'il venoit de lui faire entreprendre ; parce qu'il doutoit alors des sentimens d'Arbino, et qu'il croyoit que cet animal n'étoit qu'un dépôt dans ses mains... « Je m'en serois emparé sans hésiter, ajouta-t-il, si je n'eusse point soupçonné, en ce moment, votre ami de trahison. Tout devient commun entre deux hommes qui sont unis, non-seulement par les liens de père et de fils qui nous attachent, mais par ceux de l'amitié. Alors on ne forme qu'une même ame, et on ne doit avoir qu'une propriété. Mais mes soupçons s'opposoient alors à ce que je regardasse Arbino, ni comme fils ni comme ami. »

Ramire eut occasion d'apprécier, par cette action nouvelle, l'extrême délicatesse du vieillard..... Il dit à celui-ci que le cheval le porteroit

avec Albina ; et il annonça devoir leur servir lui-même de conducteur et de guide. Il observa qu'il conserveroit le froc d'hermite, ce déguisement pouvant leur être favorable, et servir à en imposer sur leurs motifs, dans le cas où ils feroient quelque rencontre périlleuse.

Il leur fit connoître après cela l'asile qu'il leur avoit choisi, qui étoit dans le village dont on a parlé... « Je vous mettrai à l'abri de tout danger en ce lieu, reprit-il ; car je me suis assuré qu'il n'en existe aucun dans ses environs. Je vous confierai un instant aux soins de l'homme, que je puis nommer vertueux, qui m'a offert sa retraite pour vous : je reviendrai attendre ici Arbino et Simolino, et je vous les ramènerai l'un et l'autre. Nous passerons ensuite dans la Suisse, si vous y con-

sentez.... Mais je crois que vous ne pouvez vous y refuser, puisque ce sera le vœu d'Arbino, et de celui qui, en moi, ose se nommer votre ami, et croit pouvoir mériter les droits attachés à ce titre par son dévouement..... Il n'existe presque point de sûreté aujourd'hui dans cette partie de l'Italie, poursuivit-il : des armées de brigands ceignent l'Appennin dans toute son étendue. Nous finirions par tomber dans leurs mains, et par devenir leurs victimes; ou nous serions exposés à l'oppression des troupes qu'on envoie contr'eux, qui, vous le savez, abusent trop souvent de la force qu'elles ont pour nuire, envers ceux qu'elles ne devroient pas méconnoître, et que les loix, qu'elles disent défendre, protègent naturellement, puisqu'elles sont l'appui de la justice que ces derniers

doivent respecter..... Nous pourrons dans un autre climat trouver les mêmes biens qu'en ces lieux, et nous ne changerons pas de théâtre si nous adoptons la Suisse. Nous trouverons au sein des Alpes des retraites encore plus augustes; et, puisque nous sommes décidés à vivre loin de la société, nous ne ferons pas le plus petit sacrifice. La nature, voilà notre tout désormais : et la nature est par-tout aussi brillante, aussi bienfaisante et aussi admirable qu'en ces lieux..... Là nous éleverons l'autel de la vertu ; et, chaque jour, conduits par l'honneur, nous y expierons les fautes du passé si nous pûmes en commettre..... Et où est l'homme qui ne se soit pas égaré un instant ? s'écria-t-il..... » Il préparoit ainsi l'esprit du vieillard à pardonner à Lérixa, s'il venoit ja-

mais à percer le voile qui couvroit sa conduite.

Le comte montra sur son visage une satisfaction vive en entendant le discours de Ramire. Il oublia un instant ses craintes et ses inquiétudes pour y applaudir ; et Albina, dont l'ame pure étoit encline à accomplir le vœu de ce premier, se réunit à son père pour lui témoigner que ses sentimens étoient analogues aux leurs, et lui donner de nouveaux témoignages d'estime. Le vieillard dit alors :

« Ramire, vous venez de séduire et subjuguer entièrement mon cœur. Nous vous suivrons en tel lieu où vous jugerez devoir nous conduire. J'ai la certitude que sous vos auspices nous éviterons, non la carrière de l'infortune ; il n'est pas au pouvoir de l'homme le plus dévoué d'en

écarter toujours ceux au salut desquels il veille; mais celle de l'ignominie où nous trouverions le malheur, et que nous ne pourrions parcourir un seul instant sans y succomber. Notre sort est, dès cet instant, en vos mains : éloignons-nous de ces lieux. »

Promenant alors ses regards sur tous les points de son habitation, il s'écria : « O retraite délicieuse, où je trouvai le calme précieux de l'ame, où j'appris à dédaigner les faux biens de la vie, et où je fis le serment solemnel à la sagesse de suivre toujours ses loix, je t'abandonne avec regret ! Arbres que mes mains ont plantés, et qui sembliez devoir être les compagnons de ma vieillesse; arbustes que je cultivois avec tant de délices, et dont l'aspect m'offroit des attraits toujours

renaissans, vous allez être peut-être dévorés par la flamme que portera en ces lieux la main du crime, ou vous allez redevenir sauvages, n'ayant plus de mains pour vous cultiver!

Et vous, rochers que je contemplois avec tant de vénération, vous ne m'offrirez plus vos masses sombres et décharnées! mes yeux s'étoient habitués à vous voir, et l'habitude avoit transformé pour moi votre aspect effrayant. Puissent vos échos, que j'ai fait retentir quelquefois des accens de la vertu, ne point répéter ceux de la rage!.... Mais je le pressens, vos cîmes seront ensanglantées, et vos flancs vont devenir les antres du crime..... Je dois vous perdre à jamais de vue: le crime m'est odieux. Si j'y habitois, et si j'en étois témoin, je vous

ferois moi-même entendre ceux de la mort.... » Se tournant alors vers deux chèvres qu'il avoit élevées, et qui dans ce moment le caressoient, car elles étoient apprivoisées ; « et vous êtres animés, qui avez aidé à ma subsistance, et qui avez montré tant de douceur en m'offrant les biens que déposa dans votre sein la nature, reprenez la liberté que je vous ravis, peut-être pour vous rendre plus fortunées... Mais, non, s'écria-t-il de nouveau, vous devez partager mon exil ; je dois recevoir de vous d'autres bienfaits, et ma main doit encore vous distribuer votre subsistance. »

Il avoit prononcé ces adieux touchans du ton le plus pénétré ; et Ramire et Albina n'avoient pu retenir leurs armes en voyant celles qui couloient de ses yeux. Un em-

brassement mutuel fut le dernier épanchement que se firent ces trois êtres respectables en ces lieux.

Les objets les plus précieux que possédoit le comte, qui étoient en papiers et en argent, furent placés sur le cheval où Albina monta; car le vieillard voulut marcher avec Ramire. Ce qui restoit devoit être enlevé par ce dernier, lorsqu'il reviendroit dans l'habitation, qui fut fermée avec soin.

Voilà donc ces trois êtres magnanimes s'éloignant pour se livrer à un exil volontaire, et sans savoir si le sort ne leur réserve pas au loin des attaques plus redoutables. La mort, comme le pensoit fort bien le comte, n'est pas le malheur le plus grand qui puisse atteindre l'homme... L'espérance cependant les conduit.... Et dans quel moment

ce sentiment, créé pour le soulagement de l'humanité et pour voiler l'aspect du malheur, ne se montre-t-il pas à nos yeux? il fait briller son flambeau devant nous, lors même qu'entraînés dans le fond de l'abyme nous nous y sentons précipités.....

Laissons avancer Ramire et ses deux protégés vers la destination où il les conduit, et cherchons Lérixa. Voyons si le sort lui a préparé des dangers au milieu de sa troupe; s'il l'a accablé en le rendant sa victime, et s'il reste de son côté quelques espérances à ceux qui le chérissent; ou enfin s'il a trouvé la destinée réservée à l'homme qui suit le crime, qui est de périr par la main du crime même.

On se rappelle que Lérixa voloit vers son camp, décidé à dissimuler

avec les voleurs, et à reprendre un instant l'autorité pour assurer ses intéressans desseins. Il arrive aux premiers postes où il se fait reconnoître, et il entre dans le camp avec la même tranquillité et la même assurance que s'il ne s'y fut rien passé de contraire à ses droits, ou comme s'il venoit de remporter une victoire avantageuse à la troupe.

Son aspect excita d'abord une rumeur sourde, comme cela arrive toujours lorsqu'on a conspiré contre un chef, et lorsqu'il se présente au milieu des conjurés, en qui ne se sont pas encore éteintes les préventions et les haines, que les explications, les caresses ou la punition doivent faire cesser.

Ceci ne pouvoit déconcerter Lérixa, dont l'ame se roidissoit ordinairement contre les difficultés; il redoubla d'énergie et de fermeté en

ce moment. Il savoit combien la fermeté d'un chef en impose ; et il connoissoit la pusillanimité naturelle de celui qui obéit, quelles que soient d'ailleurs son audace et sa bravoure.

Il prit donc, aux yeux des voleurs, un air et un ton qu'ils ne lui avoient point connus, et ordonna en maître que la troupe entière se rassemblât autour de lui. Il fut obéi aussitôt. Il dit enfin à ceux-ci, du ton le plus affermi :

« Celui que vous nommâtes votre capitaine, et sous lequel vous n'êtes pas dignes de servir, est devant vous. Il vous apporte non sa justification ; il connoît ses droits, et son cœur est trop fier pour s'abaisser à rendre compte de sa conduite : la mort répond pour l'homme tel que moi à celui qui l'exige : l'un

de vos lieutenans l'a éprouvé en le demandant. Je devrois à l'instant punir ceux d'entre vous qui ont partagé la révolte, et qui ont osé vouloir maîtriser les desirs et pénétrer les desseins de leur chef.... Où en avez-vous pris les droits ?... Vous avez violé le pacte fait entre nous. Je le romps moi-même : cependant je ne me démettrai point à présent de l'autorité dont je suis investi, pour vous prouver que la terreur ni la violence ne peuvent rien sur mon ame. Bientôt je me désisterai du pouvoir; mais jusqu'alors tout cédera à ma volonté, et nul n'osera lever en vain devant moi une tête audacieuse. Vous avez destiné le commandement au plus brave; je suis sans doute à une distance énorme de vous de ce côté. Vous avez vu mes combats, mes

victoires. Quel est celui d'entre vous qui monta, comme moi, le premier sur les murs des châteaux, et s'élança dans les fleuves, en affrontant mille fois la mort, lorsqu'il fallut assurer le sort de la troupe, ou obtenir pour elle les dépouilles, fruits de la victoire? nul ne le fit, donc mes droits et mon titre sont justifiés par le sort. C'est de lui que je les tiens, et c'est dans ses mains seules que je veux les déposer.

« Vous le voyez, je montre en ce jour la même hardiesse qu'on me connut dans les combats. Je brave vos carabines et vos sabres : rien ne peut me faire pâlir, ni ébranler mes sentimens... Quittez donc cet air orgueilleux que vous avez pris, et qui n'est fait que pour celui qui a su vous commander. Rentrez dans l'obéissance; et si vous croyez que

je doive appuyer mes droits par de nouvelles preuves de ma valeur, choisissez les plus braves dans vos rangs pour me combattre. Alors le sort jugera notre querelle et la terminera à son gré..... Je n'ose pas croire que le brigandage vous ait rendus assez lâches pour que vous puissiez assaillir en masse un seul homme..... Prononcez : quelle que soit votre réponse, je saurai me tenir à ma hauteur, et vous n'aurez point la gloire de m'avoir fait trembler. »

Un discours aussi ferme devoit produire une sensation vive sur des hommes accoutumés à l'admirer et à le craindre : aussi l'effet fut prompt, et tel que sans doute Lérixa l'avoit prévu. Il vit les voleurs, répétant la scène de la forêt lors du meurtre du lieutenant, tomber tous à ses

pieds, et exalter unanimement sa grandeur d'ame et son courage. Ils le supplièrent d'oublier leurs torts, et de conserver le commandement.

Il leur dit que ses volontés étoient irrévocables, ainsi que ses premiers sentimens. Il pensa pourtant qu'il pouvoit faire naître des soupçons en parlant ainsi; qu'on pouvoit croire qu'il ne conservoit l'autorité que pour assurer quelques desseins personnels; mais il ne put se vaincre. Il voulut même parler de son épouse et du comte, et faire aux voleurs une défense relative à eux. Il y renonça en considérant qu'il alloit découvrir entièrement son projet de fuite. Il se contenta de leur observer que nul d'entr'eux n'avoit le droit de s'occuper de ses démarches, quelles qu'elles fussent, et annonça qu'il puniroit de mort ceux qui chercheroient à les éclairer.

La troupe parut résignée à ses volontés, tout en se montrant consternée lorsqu'elle apprit son projet. Il reprit aussitôt sa première autorité, et commença à préparer les mesures qu'il avoit combinées pour assurer la fuite de ses chers solitaires.

Il appela le voleur qu'il avoit destiné à les enlever, et sans lui livrer toutefois son secret ; il portoit la prudence et la politique trop loin pour vouloir se confier à lui tant qu'il seroit dans le camp ; il lui annonça qu'il le réservoit à une entreprise délicate, et attendit l'instant de son départ pour lui faire connoître entièrement sa volonté. Il vouloit lui donner des ordres sévères et le menacer même de sa perte s'il trahissoit son secret

Enfin il lui remit la lettre pour

le comte, qu'il avoit méditée avant de retourner au camp, après l'avoir fait déguiser. Lui ayant remis une somme d'argent et donné ses instructions, il le fit partir, après avoir reçu son serment de fidélité, et après l'avoir vu faire éclater sa joie lorsqu'il apprit qu'il alloit quitter les voleurs, et lorsque Lérixa lui promit de le protéger à jamais.

Il se prépara ensuite à faire changer la direction de sa troupe, et porta ses piquets d'observation sur des points opposés à ceux qu'il avoit dessein de découvrir ; c'est-à-dire qu'il les écarta de la route qu'il vouloit faire prendre au vieillard et à son épouse : mais ce ne fut qu'après avoir été reconnoître ces positions. La prudence lui montroit cette mesure nécessaire à l'égard de la troupe, qui auroit pu se livrer

à de nouveaux soupçons, d'autant plus qu'il n'étoit pas convaincu que ceux qu'elle avoit manifestés fussent entièrement détruits. Il pensa que ses mouvemens seroient observés avec soin, et il fit tout pour éconduire en ce moment les voleurs.

En visitant les postes avec plusieurs de ses officiers, il improuva leurs dispositions ; et son grand art de distribuer les campemens lui fit trouver aisément des vices dans celui que les voleurs avoient adopté depuis son départ. Ceux-ci, admirant de plus en plus ses talens, bien loin de former de nouveaux soupçons, lui livrèrent encore leur confiance, et louèrent en tout sa conduite.

Le lendemain, croyant que les siens auroient quitté leur demeure, il se disposa à entraîner l'un de ses

détachemens vers ce lieu, et à aller s'assurer si l'habitation étoit délaissée. Dans ce cas, il vouloit disparoître du camp la nuit même, et se porter sur la route que devoient tenir ces premiers.

Il ne vouloit pas attendre plus longtems, craignant que quelqu'événement ne renversât ses mesures. S'il étoit confiant en son courage, il ne comptoit presque point sur le sort : il avoit sans cesse sous les yeux les tableaux de ses revers, et il redoutoit son inconstance..... Ainsi pense toujours celui qui a été longtems en butte, et qui a passé par toutes les épreuves : il voit le malheur sans cesse à ses côtés, et sa méfiance dans les événemens est extrême.

Lérixa étoit plus qu'un autre fait pour les redouter ; et la méfiance

eût dû parler alors avec plus de force en son ame, si le pressentiment y eût fait entendre sa voix; puisque ses desseins étoient en quelque sorte détruits par l'entreprise de Ramire. Il alloit bientôt s'appercevoir qu'il avoit encore été trop confiant.

Il se disposa donc à quitter le camp pour exécuter à la pointe du jour, avec son détachement, la reconnoissance qu'il avoit projettée; car la nuit l'avoit surpris dans la course qu'il avoit faite à ses divers postes. Enfin il alloit annoncer aux voleurs, qu'il avoit donné l'ordre d'assembler, son éloignement du camp, sous le prétexte de faire une tentative avec quelques uns d'entre eux, lorsqu'il reçut une védette, expédiée des postes avancés, qui annonçoit qu'un corps considérable

de troupes marchoit en silence dans les gorges, sans doute dans le dessein de le surprendre, et l'on n'annonçoit point quel étoit le nombre des ennemis. Un des chefs des avant-gardes disoit qu'il avoit appris des traîneurs qu'il avoit enlevés, que le pays étoit investi à dix milles à la ronde, et que les troupes avoient le bourreau à leur suite pour exécuter sur-le-champ tous ceux qu'elles pourroient prendre. Il ajoutoit que la roue étoit déja dressée à Naples pour Lérixa; car on étoit sûr qu'il ne pouvoit soustraire sa troupe à de si grandes forces, ni s'échapper lui-même.

Cette nouvelle jetta la consternation parmi les voleurs, et déconcerta Lérixa. Ce ne fut point la crainte qui l'agita en ce moment, mais l'appréhension de se voir trom-

per par le sort dans l'instant qu'il croyoit être celui du commencement d'une existence plus heureuse. Il frémit pour le comte et Albina s'il venoit à succomber dans cet assaut; car il se vit forcé de prendre le commandement et de voler à la rencontre des troupes. Quand il n'y auroit pas été contraint, la défense des voleurs lui auroit paru encore en ce moment un devoir; et sa générosité ne lui auroit pas permis de tromper leur confiance au point de les laisser immoler.

Après avoir changé son camp de position; après avoir harangué sa troupe, et lui avoir enjoint de ne point égorger les prisonniers sous peine de mort, il s'avança vers un défilé où le corps toscan, qui étoit le plus rapproché (l'état florentin s'étoit réuni au napolitain pour as-

surer sa perte) devoit nécessairement passer pour arriver à l'ancienne position de son camp, où tout annonçoit qu'il se portoit, comme de nouvelles védettes le lui apprirent.

Il y arriva : il embusqua ses voleurs, qui étoient au nombre de quatre cent cinquante, lorsque les postes, en se repliant, se furent joints au gros qui se trouvoit avec lui. Il reconnut bientôt l'armée qui venoit l'attaquer. Elle lui parut d'abord considérable, et il la jugea, après l'avoir été observer lui-même, composée de sept cents hommes. Pour s'en assurer, il s'en approcha à la portée du mousquet, et ne fut pas apperçu. Il connoissoit à fond les moyens d'envelopper sa marche, si familiers aux voleurs, dont ils font une étude profonde, et qui

concourent, sans doute, plus souvent à leur salut que leur courage et toute autre mesure. Quelquefois on le voyoit, avec les siens, au milieu d'un corps ennemi au moment où on le croyoit éloigné, et où aucun indice n'avoit annoncé son approche, et il s'en retiroit avec la même adresse, et presque toujours sain et sauf, dans l'instant où on le foudroyoit. Les arbres, les rochers et jusqu'au plus petit buisson sembloient concourir à assurer ses victoires. Il savoit, avec des mannequins, attirer l'ennemi sur les points d'où il s'éloignoit : il en déposoit sur les arbres dans le moment des grandes attaques. Il plaçoit des mines sur d'autres points : un seul homme suffisoit pour les allumer, étonner et attirer l'ennemi par leur bruit, qui supposoit qu'il s'y passoit un

combat. Il avoit dressé ses voleurs à marcher comme les quadrupèdes: ainsi, lorsqu'ils étoient en rase campagne, les plus petites broussailles servoient à les cacher aux yeux de ceux qui les poursuivoient. Il employoit cent autres ressources pareilles, et qui presque toujours avoient un effet heureux. S'il se trouvoit surpris à son tour par quelque feinte, ce qui arrivoit rarement, car il les prévoyoit presque toutes, alors son courage lui servoit d'égide; et, comme on l'a vu dans le récit des premiers événemens de sa vie, peu d'hommes pouvoient l'égaler en audace, en impétuosité et en valeur. Ses compagnons, électrisés par son exemple, se battoient comme les meilleurs guerriers. Ils avoient déja remporté, sous lui, vingt victoires sur les divers corps qu'on avoit

envoyés pour les réduire. Lorsqu'il étoit battu et poursuivi, il savoit, ainsi que tous ses brigands, se soustraire aux longues poursuites à la faveur de leurs déguisemens. Il avoit coutume d'en faire prendre un à chacun des siens; et ce déguisement étoit toujours analogue au rôle que celui-ci avoit appris à jouer. On sera étonné, l'on sourira même, lorsqu'on apprendra que sa prévoyance et son étonnante adresse lui avoient fait établir une école de mimes dans son camp, et lorsqu'on saura qu'il avoit fait enlever à Naples, et dans d'autres villes, des comédiens habiles pour la diriger. Là, d'un jeune homme il faisoit un vieillard ou une vieille femme, ou un moine hypocrite, ou un valet nigaud; ou il lui faisoit prendre le ton et l'aspect noble d'un héros.

Lérixa devoit donner pendant cette nuit de nouvelles preuves de son habileté à commander, et de son extrême bravoure. Jamais on ne l'aura vu aussi redoutable ; jamais il n'aura affronté la mort avec tant d'audace. Sans doute l'idée de sauver les objets de sa tendresse contribua à redoubler son ardeur.

On a dit qu'il avoit en tête sept cents hommes, et que sa troupe étoit presqu'inférieure de moitié : cela ne l'effraya point ; il pensa même qu'il devoit prévenir l'ennemi, sachant combien l'assaillant a d'avantage. Il avoit éprouvé qu'il inspiroit d'abord la terreur au lieu de la recevoir ; qu'il triple ses forces en montrant devant lui l'audace, qui en impose toujours en pareil cas ; et qu'il arrache souvent, sans coup férir, la victoire à un ennemi beau-

coup plus fort... Telle est, en effet, la nature de l'homme : le guerrier attaqué est à demi battu. Ceci pourroit peut-être servir à expliquer le problême de la bravoure. Si le guerrier étoit réellement tel qu'on le représente, il semble qu'il devroit être toujours le même, soit qu'il attaquât ou qu'il fut attaqué.

Lérixa savoit encore combien étoit avantageuse l'impétuosité dans le choc : il en avoit fait cent fois l'épreuve dans ses combats de Turquie. Il avoit habitué ses voleurs à se précipiter comme la foudre, et il leur montroit toujours le chemin.

Il crut devoir redoubler d'activité dans cette affaire ; et voyant qu'il ne pouvoit employer les ruses, comme à son ordinaire, se trouvant surpris, il résolut de se faire jour, le sabre à la main, dans le centre

du corps ennemi, au moment où celui-ci croiroit qu'on établiroit une fusillade.

Le parti qu'il prenoit, quoiqu'il ne le sût point encore, étoit le seul qui lui restât pour se sauver: car, outre les sept cents hommes qu'il avoit en tête, deux cents autres l'avoient cerné, en prenant la position de son ancien camp. Il l'apprit par des piquets qu'il avoit envoyés à la reconnoissance.

Mais, dira-t-on, comment un chef aussi habile avoit-il pu se laisser cerner? on n'y seroit pas parvenu sans doute s'il eût été dans son camp quelques jours auparavant : mais il n'y arrivoit qu'au moment où toutes les mesures de l'ennemi étoient prises, et il n'avoit pas eu le tems d'étendre ses reconnoissances au loin : d'ailleurs l'objet qui l'occupoit l'auroit empêché de le faire.

La troupe étoit embusquée le long du défilé que l'ennemi devoit passer, et Lérixa vouloit tâcher de l'y attirer avant de tenter son dernier moyen, prévoyant qu'il épargneroit du sang, et qu'en rompant le corps ennemi par une attaque sur son flanc, lorsqu'il seroit étendu sur un espace long et étroit, il lui seroit aisé de le vaincre. Mais le corps de troupes s'arrêta à l'entrée du défilé où l'on craignoit sans doute de le rencontrer. Un fort détachement fut commandé pour le fouiller, ainsi que pour visiter les éminences qui le dominoient, et où se trouvoit Lérixa avec sa troupe. Ce qui avoit fait prendre cette mesure, c'étoit la connoissance qu'on avoit de ses ruses, et de sa témérité. On étoit sûr de ne pas le trouver dans son camp s'il étoit averti ; et on ne

doutoit point qu'il ne le fut : presque jamais on ne l'avoit pris au dépourvu, c'est-à-dire rencontré au poste où on le cherchoit.

Lérixa, voyant approcher le détachement, et se doutant de son intention, résolut de l'attirer au loin; abandonnant sa position, quoiqu'elle lui fut avantageuse, il voulut s'emparer de lui à tout prix, et sans bruit. Il pensa tout-à-coup que s'il parvenoit à l'entourer, et à le désarmer sans en venir à une action qui annonçât son approche au gros des Toscans, il pourroit se servir des habits et des armes des soldats enlevés pour se réunir au corps des troupes, et pour l'égorger au moment où l'on seroit sans défiance.

La longueur du défilé favorisant son projet, et prévoyant que le détachement, qui étoit de cent quatre

hommes, chercheroit à le reconnoître entièrement, il s'éloigna en toute hâte, et fut se poster dans un endroit qui étoit situé près de sa seconde embouchure. Il distribua sa troupe de manière à envelopper le détachement, en faisant faire à une partie des siens un détour dans la plaine pour le tourner, et s'avancer sur ses derrières. Il ordonna aux voleurs de ne pas se servir de leurs armes à feu pour ne pas donner l'alarme, et il attendit l'ennemi qui marchoit en masse, et qu'il fut observer plusieurs fois lui-même. Ceci le favorisoit : si le corps eût été divisé en piquets, l'attaque auroit été plus difficile, et il auroit fallu nécessairement se découvrir.

Sa troupe étoit ventre à terre, et elle y resta par son ordre, ainsi que lui, jusqu'au moment où le déta-

chement fut à la portée du pistolet. Alors se levant avec la rapidité de l'éclair, ils l'enveloppèrent de manière qu'aucun de ceux qui le formoient ne pût se mettre en défense, ni tirer un seul coup.

Lérixa, voyant le succès de sa ruse, ne s'amusa point à sabrer cette troupe, dont il redoutoit les cris, ce qu'il n'auroit pas fait, d'ailleurs, car il épargnoit toujours le sang des prisonniers. Il désarma les soldats, et leur ordonna de quitter leurs habits ; ce qui fut fait aussitôt. Ensuite il les fit enchaîner, et enfermer dans une caverne voisine, qu'il avoit destinée pour cela, dans son esprit, s'il réussissoit. Quinze hommes lui suffirent pour en garder l'entrée, qui étoit si étroite que trois individus ne pouvoient en sortir de front.

Cela fait, et ayant été joint par ceux de ses gens qu'il avoit envoyés sur les derrières du détachement, il choisit cent quatre hommes parmi les plus intrépides des voleurs, qu'il revêtit de l'habit des soldats, et il prit lui-même celui du commandant, qui étoit à-peu-près de sa taille.

Il avoit à redouter de confondre les siens avec les autres troupes. Il jugea qu'il ne pouvoit mettre sur eux aucun signe distinctif pour qu'ils pussent se reconnoître dans la mêlée, et empêcher qu'ils ne s'égorgeassent eux-mêmes : mais son imagination féconde lui suggéra le moyen le plus simple, ce fut d'ordonner à ses nouveaux soldats de jetter leurs casques dès qu'ils seroient entrés dans le corps ennemi, et il leur indiqua le ralliement de la tête nue.

Il prit, en outre, un drapeau qu'il remit au plus brave des voleurs, qui ne devoit point le quitter, et qu'il devoit déployer au moment du signal qu'il devoit donner. Ce drapeau étoit rouge, fait en forme d'étendart : il savoit que ceux des ennemis étoient de diverses couleurs.

En quelques instans il eut pris toutes ces mesures. Sa prévoyance égalant sa précision et son activité, il força le commandant ennemi de lui donner le mot d'ordre, et il s'assura que c'étoit le véritable en l'exigeant séparément des divers officiers... Après cela il ordonna au reste de sa troupe, à la tête de laquelle il laissa le plus expérimenté des voleurs après lui, de se couvrir derrière son détachement jusqu'à la portée du mousquet de l'ennemi; de se mettre ensuite ventre

à terre, et de se précipiter sur lui au signal du sifflet, qui devoit annoncer le commencement de sa propre attaque.

Il donna ces derniers ordres au chef de la seconde division, tout en marchant vers la colonne; ne voulant pas perdre un instant, et sachant qu'une minute suffit souvent pour déterminer le bon ou mauvais succès d'un combat.

En peu de tems il arriva à la vue des Toscans, qui étoient restés, comme il l'avoit prévu, à l'entrée du défilé, et qui, se confiant sur leur détachement, n'étoient pas sur une grande défensive.

Il fut reconnu aussitôt. Il donna le mot d'ordre, et marcha vers la colonne, laissant derrière sa seconde division qui n'avoit pas été apperçue, et qui avoit exécuté ponctuellement ses ordres.

Il s'avança avec le même calme que s'il eût tenu au corps auquel il alloit se réunir, et que s'il eût eu la mission qu'il simuloit de remplir... Il lui vint encore dans l'idée d'immoler le commandant dans le moment où il auroit l'air de l'instruire de ce qu'il avoit vu, pour favoriser le désordre et le découragement des soldats. Cependant il entrevit un grand danger à tenter cette entreprise : il ne pouvoit porter entièrement sa troupe jusqu'à celui-ci ; et il risquoit d'être immolé avant qu'elle eût pu le joindre. Pourtant il s'y décida ; et, pour rallier les siens, il prit avec lui le voleur qui avoit l'étendart. Enfin il ordonna aux autres de se porter sur le point où ils le verroient, dans le cas où il ne pourroit arriver jusqu'à eux. Dans la position où il les mettoit,

ils pouvoient le distinguer aiséinent, la nuit n'étant point obscure.

Il s'approcha donc du commandant, qui étoit entouré de plusieurs officiers. Feignant de vouloir lui communiquer quelque chose de secret, il l'attira un peu à l'écart et lui plongea son poignard dans le sein.

Ne voyant près de lui que quatre officiers, il fond sur eux après avoir donné son signal, et s'élance sans obstacle comme un trait, avec son compagnon, vers le lieu où étoit sa division, qu'il avoit amenée à une portée du pistolet du théâtre du meurtre du commandant.

Il pénètre aussitôt dans les rangs avec ses voleurs, qui ont jetté leurs casques ainsi que lui. Ils font un massacre horrible des soldats, qui n'ont pas le tems de se mettre en défense. Ceux-ci n'ont que des fusils

dont ils ne peuvent se servir dans les rangs ; et les voleurs ont des poignards et des pistolets qui assurent tous leurs coups.

En un instant le désordre est extrême parmi les Toscans. Les soldats, qui se sont ralliés, ménagent les voleurs qu'ils voyent couverts de leur uniforme, et croyent qu'ils ont perdu leurs casques dans la mêlée. Les voleurs frappent sans cesse en suivant l'étendart qui a été déployé, et que défend un gros des leurs.

Enfin Lérixa parcourt le centre de la colonne où il immole tout ce qui tombe sous sa main. Il porte dix coups tandis que les voleurs les plus braves n'en portent que quatre, et il n'a rien à redouter étant couvert par le corps.

Pendant ce tems la seconde di-

vision de sa troupe s'étoit approchée, et s'étoit jettée sur un des flancs de la colonne, où elle faisoit une attaque terrible. Mais n'étant pas favorisée par le vêtement, elle étoit plus exposée; et tous les soldats qui se rallioient en sortant de la colonne, se portoient contre elle.

Lérixa s'apperçut du danger qu'elle couroit. Il dirigea sa marche, toujours dans le centre et à travers les morts, vers le point de l'attaque. Là il mit entre le feu des voleurs et le sabre de ceux qui le suivoient, les Toscans qui s'étoient ralliés, et il en fit un carnage effroyable. Ses deux divisions se réunirent, et se portèrent de nouveau sur la masse des troupes, qui, étant sans chef, au comble de l'épouvante, ne vit d'autre parti, pour se sauver, que de se débander entièrement;

et chacun de ceux qui avoient échappé chercha son salut dans la fuite.

Mais ils avoient affaire à des hommes habiles à la course, et à un chef, dans Lérixa, qui savoit qu'une victoire n'est pas assurée par un premier succès, et que si l'on n'extermine un ennemi, on s'expose à se voir anéantir à son tour par lui, lorsqu'il se sera rallié. — Il ne donna pas un instant de relâche aux siens, et il se mit avec eux à la poursuite des fuyards, qui, n'étant pas habitués à la fatigue comme ces derniers, ne connoissant point comme eux la manière de marcher sur les sentiers escarpés des monts, se laissoient rouler dans les précipices, tomboient au milieu des sentiers, et étoient faits prisonniers. Lérixa avoit ordonné de nouveau aux voleurs, d'épargner ceux qui ne résisteroient point.

Enfin il ne s'arrêta qu'à trois lieues de là, et lorsqu'il fut sûr que les trois quarts de l'armée ennemie étoient égorgés ou dans ses mains.

Il campa un instant dans cet endroit, où il rassembla sa troupe. Il trouva qu'il lui manquoit quatre-vingts hommes. Quoique le choc eut été épouvantable, il ne croyoit pas avoir tant perdu, et il ne savoit pas quel étoit, parmi eux, le nombre des blessés restés sur le champ de bataille.

Après avoir donné une heure de repos à ses compagnons, pendant laquelle ils ne cessèrent de célébrer ses louanges de la manière la plus éclatante, il résolut de retourner sur le lieu du combat, tant pour secourir les blessés des deux partis, (on a vu que les soldats ennemis l'intéressoient dès qu'ils étoient

désarmés,) que pour attaquer les deux cents Napolitains qu'il jugeoit devoir s'avancer, et qu'il vouloit surprendre, à leur tour, à l'aide du déguisement de sa troupe. Cette fois il avoit assez d'habits : le théâtre de l'événement lui en offroit deux fois plus qu'il ne pouvoit en faire endosser.

Il laissa seulement quinze hommes pour garder un défilé inaccessible dont il s'empara, et que les voleurs avoient eu l'imprudence d'abandonner après l'avant-dernier combat, à la suite duquel il avoit été fait prisonnier. Il envoya dix autres de ses gens fouiller un château qui étoit sur un mont voisin, où il pensa que se seroient retirés quelques fuyards, après leur avoir ordonné de le joindre dans une vallée où il vouloit camper cette nuit, et qui se

trouvoit près de l'endroit où étoit renfermé le détachement dont il s'étoit emparé avant l'action; il fit mettre au centre de sa colonne les prisonniers, qui étoient au nombre de cent vingt, et il s'avança vers le lieu qui alloit être le témoin de la catastrophe la plus terrible.

En se retirant, il fixa sa pensée sur le comte et Albina. Le nombre d'événemens qui s'étoient succédés pendant cette soirée, ne lui avoit pas permis de s'occuper d'eux. Cependant, dans le moment où il fit sa tentative hardie, et dans laquelle il croyoit succomber, son ame leur fit un adieu touchant.

Il pensa alors au danger auquel ils pouvoient être exposés de la part de la deuxième troupe ennemie, qu'il présuma avoir dû passer près de leur habitation; et il frémit

comme si un pressentiment lui eût annoncé leur perte. Il augura pourtant qu'ils auroient abandonné leur retraite le matin de ce jour. Dans tous les cas, il se décida à se porter lui-même sur ce point dès qu'il seroit arrivé dans la vallée, et lorsqu'il auroit pourvu à la défense des blessés et du reste de la troupe.

De retour sur le champ de bataille, il n'y trouva que trente morts de son côté : les cinquante autres hommes qui lui manquoient étoient blessés. Aussitôt il fit transporter ces premiers vers le rocher où il avoit laissé le détachement prisonnier. S'y étant rendu ensuite en personne, après avoir équipé le reste des voleurs avec les habits et les armes des soldats morts, et avoir fait porter ses blessés par les prisonniers qu'il avoit avec lui, il trouva que ses quinze hommes

avoient contenu le détachement, à la faveur de la position, et sans doute aussi de la terreur qui avoit saisi les individus qui le formoient. Il réunit à eux les cent vingt soldats qu'il escortoit, dans cette caverne profonde, en laissant quarante-cinq hommes sur l'éminence où elle se trouvoit. Après cela il descendit dans la vallée qui formoit un bassin, étant entourée de quatre montagnes, avec les trois cent dix hommes qui lui restoient. Il vit avec douleur qu'il étoit forcé de remettre au lendemain la reconnoissance projettée, aucun individu de la troupe n'étant dans le cas de le suivre en ce moment, à cause de l'extrême fatigue qu'ils avoient tous éprouvée, et lui-même sentit que ses sens accablés se refuseroient à sa volonté.

Il s'assura de tous les passages,

et résolut de marcher à la pointe du jour vers l'habitation de son père, pour voir si elle étoit abandonnée; de combattre le corps qui lui restoit à vaincre en s'avançant vers lui sans délai, et de quitter après cela les voleurs.

Alors laissant sa troupe se réjouir à l'occasion de sa victoire, dont elle le félicita encore en ce lieu de la manière la plus solennelle, il se retira sous une tente qu'il avoit fait dresser pour s'y reposer, et y réfléchir sur ce qui lui restoit à faire.

Là, s'étant recueilli, il se félicita d'avoir échappé à la mort et à l'infamie qui l'attendoient, et il envisagea avec effroi l'obstination du sort à le perdre. Il venoit d'être forcé de combattre au moment où il étoit détaché des voleurs, et il avoit été exposé aux plus grands dangers.

Craignant qu'il ne lui préparât de nouveaux chocs, et voulant le brusquer lui-même, il se décida à attaquer avant le jour les Napolitains qui étoient derrière lui. Il ne doutoit point du succès, quoiqu'ils fussent en nombre supérieur à ceux qui formoient son corps. Il pensa ensuite qu'il avoit pour longtems assuré le sort de sa troupe ; car il présuma qu'on seroit dégoûté d'envoyer des forces contre elle. Enfin il crut s'être acquitté pleinement envers tous ceux qui la composoient, par ce dernier service.

Repo. tant sa pensée sur le comte et Albina, il s'occupa d'eux avec une espèce d'effroi. Son cœur fut agité : son esprit lui représenta leur fuite comme devant lui être funeste. Le pressentiment s'empara de lui et maîtrisa son ame forte, au point

qu'une heure après, s'arrachant au repos, il sortit de sa tente pour faire seller son cheval, pour ordonner à quelques voleurs de le suivre, et pour se porter vers l'habitation. Sa prudence lui avoit fait entrevoir des dangers en s'exposant avec quelques hommes dans des lieux qu'il jugeoit occupés par l'ennemi, qui pouvoit l'assaillir ou le faire tomber dans une embuscade ; mais son impatience l'empêchoit d'attendre que la troupe entière fût en état de marcher avec lui.

Il commanda dix hommes pour l'escorter, et leur laissa croire qu'il alloit chercher à découvrir lui-même la position des troupes.

Déja il étoit sur son cheval, et il donnoit de nouveaux ordres au second capitaine, lorsque sa vue fut frappée par l'aspect de Ramire, sous

le déguisement d'hermite, et qui lui cria d'arrêter.

L'étonnement de Lérixa égala d'abord sa joie en revoyant cet ami dévoué qu'il avoit regretté de perdre, et dont son esprit s'occupoit toutes les fois qu'il rentroit en lui-même et se reportoit vers les doux sentimens. Il vola dans les bras de Ramire. Il alloit l'interroger sur son déguisement, et sur une rencontre aussi inopinée dans un moment aussi désastreux que celui qui venoit de précéder, lorsque Ramire lui dit de le conduire dans sa tente, et lui annonça avoir besoin de l'entretenir sans retard. « Notre sort commun en dépend, » lui dit-il ; et, pendant qu'il lui parloit, il montroit la terreur dans ses yeux.

Lérixa ne pouvoit concevoir d'où pouvoit naître une si vive crainte

dans un homme qu'il avoit vu calme dans les périls les plus grands. Son cœur frémit lorsque cette idée entra dans son esprit, et il pensa qu'il falloit qu'il existât des raisons bien fortes pour porter Ramire à se montrer ainsi.

Il suivit ce dernier dans sa tente, et toujours plus agité. Enfin Ramire s'étant assuré qu'ils étoient seuls, lui tint ce discours :

« Lérixa, tu viens de remporter une victoire brillante, mais je ne sais si elle ne te sera point fatale. Apprends que tu es menacé du plus grand des malheurs, si toutefois la perte de deux êtres innocens qui te sont chers peut être regardée, par toi, comme devant l'enfanter.... Saches qu'Albina et son père sont prisonniers de ta troupe; qu'on les

conduit en ces lieux, et que le comte, sans avoir une pleine conviction de tes crimes, car le nom de Lérixa lui est inconnu, n'en a pas moins quelques indices. Ils lui ont été donnés par un individu de ta troupe qui t'a trahi, et qui dirigeoit vers ton camp les Toscans, qui nous ont faits prisonniers à son instigation, après avoir dit, devant le comte, au commandant, que nous étions tes complices; m'ayant reconnu moi-même. Il a assuré que j'étois ton ami, qu'il m'avoit vu dans ton camp: il a ajouté, à l'égard du comte et d'Albina, qu'il les avoit rencontrés un jour avec toi sur la grande route, où il vous avoit attaqués avec ses camarades. J'ai cru découvrir dans le jour qu'il a fixé celui de ton mariage.... Le vieillard a été arrêté comme moi et ton épouse, dans

l'instant où nous fuyons de ces contrées .. Oui, Arbino, j'étois avec eux; je faisois plus, je te les arrachois peut-être pour jamais. »

Lérixa, dont la douleur et l'effroi s'étoient d'abord emparés, se soulève à ces mots, et montre le courroux et la fureur sur son front. Ramire le contemple avec calme, et reprend, en se pressant d'achever son discours.

« J'ai pressenti que j'exciterois ta colère, mais j'ai dû la braver; l'amitié même m'en a imposé la loi. J'ai dû sauver un reste d'honneur à celui que j'avois avoué pour mon ami; j'ai dû empêcher qu'il ne consommât le plus grand des crimes: les autres ne sont rien en comparaison de celui dont il alloit se couvrir; et j'ai cru que je devois immoler l'amitié à l'humanité et à l'honneur,

qui m'ordonnoit d'arracher à l'ignominie les deux êtres les plus recommandables de la nature. Ils devoient la trouver, avec toi et moi, sur l'échafaud, au pied duquel tu nous as traînés... Ramire a rempli son devoir envers tous, quoique le sort l'ait contrarié. Si tu te crois outragé, Arbino, venge-toi, voilà mon sein : je préférerai la mort de ta main à celle qui m'est réservée par le sort ; et je ne saurai pas encore te maudire en ce moment. »

Poursuivant son discours, qu'il avoit interrompu un instant pour contempler Lérixa, et le voyant plongé dans la consternation, il reprit :

« Quelle que soit ta résolution, voici encore un avis salutaire que doit te donner Ramire. Eloigne-toi sans tarder de ce lieu, où je t'ai dit

qu'on conduisoit ton père et ton épouse ; du moins soustrais-toi à leurs regards, et ordonne qu'on les conduise en sûreté dans leur retraite. Si le comte et Albina viennent à te découvrir au milieu des brigands, je te le prédis, leur perte est assurée : des ames semblables aux leurs ne surviveront point à l'honneur qu'elles verront profané. Tu le sais, ils t'en ont fait le serment... Arbino, prononce sur mon sort ; évite le désastre que je prévois, et qui, sans doute, sera l'avant-coureur du tien : je me prosterne devant toi pour implorer ce bienfait, et j'attends l'effet de ta vengeance. »

Le mouvement que fit Ramire pour se jetter à ses pieds tira Lérixa de son anéantissement. Tant de grandeur d'ame ne pouvoit être méconnue par un cœur qui mau-

dissoit ses forfaits, et qui inclinoit naturellement, comme on l'a vu, vers la vertu, et l'héroïsme même. Il ne répondit point à Ramire; mais il se jetta dans ses bras; et ses larmes furent les garans assurés et touchans du pardon qu'il lui donnoit, et plus que cela de sa reconnoissance.

Revenu à lui-même, après cet épanchement, il réfléchit un instant. Ramire lui dit qu'il ne pouvoit trop hâter sa décision, en lui faisant entrevoir qu'il redoutoit le désespoir du comte, d'après la connoissance qu'il avoit de son ame. Il instruisit Lérixa qu'il avoit engagé à les tenir à l'écart, le chef du détachement qui les avoit pris dans un vieux château, voisin du théâtre du combat, où ils avoient été relégués par ordre du commandant des troupes toscanes. Celui-ci,

dit-il, les avoit mis dans les mains des sbirres qui suivoient son armée, et ils devoient les conduire à Florence pour les livrer à la justice. Le commandant avoit donné l'ordre devant eux en s'appuyant sur l'attestation du voleur perfide, et plus encore sur son déguisement à lui, Ramire, qui, selon le commandant, annonçoit le crime d'une manière évidente.

« Je voulois avoir le tems de te prévenir, et éviter ainsi l'assaut le plus terrible de tá vie, ajouta Ramire : fais transporter le comte et ton épouse hors du camp ; et surtout, je te le répète, cache-toi à leurs regards. »

Lérixa applaudit aux sentimens et aux conseils de son ami, tout en envisageant les obstacles nouveaux que le sort mettoit pour lui dans la carrière du bonheur. Il sortit

aussitôt de sa tente avec Ramire pour faire rendre le vieillard et Albina à la liberté, et assurer le sort de leur retraite.

Croyant, d'après ce que lui avoit dit Ramire, qu'ils étoient encore éloignés, il sortit sans ménagement, et s'avança vers ses voleurs, qui étoient sur pied depuis qu'il avoit annoncé devoir quitter le camp, et auxquels il vouloit donner ses ordres. Mais il ignoroit que le chef du détachement, empressé de revenir parmi ses compagnons, et ne croyant pas compromettre la tranquillité du capitaine, avoit conduit ses prisonniers dans la vallée. Ramire n'avoit pu expliquer à ce dernier ses motifs, à cause du comte dont il redoutoit la méfiance, qui étoit portée au comble, à son égard, depuis sa dénonciation au commandant des troupes par le voleur.

Lérixa s'approcha donc avec Ramire; et son étonnement, sa terreur et son anéantissement furent extrêmes lorsqu'ayant percé un grouppe formé par ceux-ci, il découvrit le comte et Albina qu'ils entouroient, et dont ils commençoient à faire leur jouet; car la beauté d'Albina avoit excité les desirs du plus grand nombre, et la noble fierté du vieillard, qui leur paroissoit déplacée, les irritoit.

A cet aspect, Lérixa n'eut pas la force de faire un pas pour se soustraire aux regards des deux infortunés. Il resta immobile : il sembloit que la foudre fut tombée sur sa tête... Ramire voulut l'entraîner; mais les voleurs, appercevant leur chef, le signalèrent aux yeux du comte, en le nommant.

Celui-ci l'envisagea. Tout-à-coup il

recula saisi d'horreur et d'effroi, et s'écria avec le ton du plus profond désespoir : « C'en est fait, je dois quitter la vie! Sort cruel, tu m'as frappé du plus terrible de tes coups! »

Albina, effrayée, ayant porté ses regards vers celui qu'avoit envisagé son père, fut saisie d'horreur à son tour, et s'élança dans les bras du comte où elle paroissoit prête à expirer.

« Homme barbare et perfide, dit aussitôt le vieillard d'un ton terrible, en s'adressant à Lérixa ! qu'attends-tu pour consommer le dernier de tes forfaits, et le moins grand sans doute ? hâte-toi de nous ravir la vie puisque tu nous as enlevé l'honneur. »

Se retournant vers sa fille : « La mort nous appelle dans son sein, lui dit-il ; Albina, rappelle tes ser-

mens ; ton sang seul et le mien peuvent laver notre ignominie... Sois digne de moi, ô ma fille ! »

Il reculoit comme repoussé par l'horreur loin de Lérixa ; et celui-ci tremblant, hors de lui-même, n'osoit l'approcher.

Enfin Lérixa fit un mouvement pour s'avancer et lui remettre son épée, afin qu'il l'en frappât lui-même... « Arrête, monstre odieux ! s'écria encore le comte : l'aspect de la mort m'est moins affreux que le tien. Si c'est pour m'immoler, parle, je vais voler sur le fer que tu me présentes... Mais, non, tu nous réserves à une plus longue honte ; notre mort ne suffit pas à ta barbarie ! »

Lérixa au désespoir, s'écria : « Victimes de ma rage, vengez-vous ; voilà mon épée ; c'est mon sang seul

qui doit être versé... » En disant ces mots, il étoit à genoux à quatre pas du comte.

Celui-ci lui répond : « Je ne souillerai pas ainsi ma main; c'est au bourreau qu'il est destiné de punir en toi le perfide et le scélérat, et de te faire subir la peine éternelle de la mort et de l'ignominie. »

En disant ces mots il s'éloignoit; ce qu'il faisoit, sans doute, pour qu'on ne pût empêcher l'effet du dessein terrible qu'il avoit formé.

Tout-à-coup il tire un poignard caché, et se frappe en disant : « Nature, honneur, vertu, vous êtes vengés!... L'arrachant de son sein en même-tems, et le tendant à sa fille, avant que Lérixa eût pu voler à elle, Albina le saisit, se perce le sein à son tour, et tombe morte sur le corps de son père, qui survit en-

core un instant pour vouer à l'exécration celui qu'il regarde comme leur assassin, et qui, dans ce moment, animé par le repentir, déchiré par les remords, la douleur, et par les tourmens du désespoir, sembloit devoir expier tous ses torts, et arracher les larmes de tous les yeux.

En contemplant ce désastre, Lérixa pensa que le cours de sa destinée étoit terminé. Il résolut de ne pas leur survivre un instant. La douleur et le désespoir agitèrent moins son ame dès qu'il eut formé ce dessein, et le courage remplaça ces sentimens.

Il se releva d'auprès du corps du comte et d'Albina, dès l'instant que celui-ci eut expiré, pour prévenir Ramire, qui quoique cet événement eût presque porté en lui

l'atteinte de la mort, cherchoit, à l'aide de sa fermeté, que l'amitié soutenoit sans doute en ce moment, à éviter une dernière catastrophe, que la situation terrible où venoit de se montrer son ami lui faisoit prévoir.

Il met un pistolet armé sur son front, embrasse avec son autre bras le corps de Ramire, et ordonnant à la troupe de s'avancer, il lui tient ce discours, avec une stoïcité qui ne pouvoit se montrer que dans une ame aussi forte que la sienne.

« Ma destinée est finie; c'est en vain que vous voudriez empêcher l'exécution de l'arrêt qu'a dicté le sort, et suspendre le coup qu'ont préparé le crime et le malheur. Vous le voyez, vos efforts seroient inutiles; vous ne feriez que devancer l'instant de ma

mort. Vous me raviriez la seule consolation qui me reste, celle de m'acquitter envers la noble amitié, si de foibles adieux et les plus vifs regrets peuvent satisfaire à ce sublime devoir; vous m'empêcheriez de vous montrer l'abyme où l'égarement et le crime m'ont entraîné, à votre exemple, et dont nombre d'entre vous pourront peut-être sortir, s'ils voient mon sort sous son véritable aspect. »

Les voleurs et Ramire, qui avoient fait un mouvement pour le désarmer, s'arrêtèrent glacés d'effroi; et ce dernier se contenta de serrer la main du barbare ami par qui il étoit sacrifié lui-même: on l'est lorsqu'on perd ceux auxquels nous a uni ce généreux sentiment.

Lérixa, toujours calme, et portant un œil attendri sur Ramire, lui dit

« Pardonne à la violence que j'exerce en ce moment envers ta magnanimité, et reçois ici, dans tous les regrets de mon cœur, mon expiation envers toi... Ramire, je te dus tout dans la vie; je t'aurois dû l'honneur si j'eusse rappelé ton exemple, et si j'eusse écouté tes conseils protecteurs... Tu voudrois m'arracher à la mort? Mais songe que tu m'as toujours dit de la préférer à l'avilissement. Jusqu'ici je ne croyois point que le mien fut pleinement consommé : mon desir de retourner vers la vertu lavoit la tache de l'opprobre sur mon front à mes propres yeux, A présent j'ai immolé l'innocence; j'ai tout violé; je dois périr. Si je restois dans la vie ce ne seroit que pour te la rendre insupportable à toi-même. Pourrois-tu envisager sans horreur l'être cruel

qui est devenu le bourreau d'un père et d'une épouse, de ceux qui lui avoient tout livré, tout sacrifié? Tu es trop dévoué à l'honneur pour ne pas voir sans cesse un monstre en moi... Si la bienfaisante amitié pouvoit te porter à dissimuler tes sentimens, tu ne serois pas moins asservi à un joug terrible.... Ma main doit le briser; je crois servir ainsi l'amitié même... Je travaille encore à ta conservation : je finirois par te conduire avec moi sur l'échafaud, car je vois que tôt ou tard il faut que le scélérat y paroisse. Je m'évite mille nouvelles morts en prévenant ce malheur : je les éprouverois sans doute si je t'y entraînois... Tout me porte à consommer l'œuvre terrible que je vais exercer, poursuivit-il : mais j'ai une prière à te faire; c'est de proclamer ma mort

et le secret de mon histoire. Que la postérité connoisse, par toi, à quel point l'inhumanité d'un père, auquel cependant je pardonne en ce moment, porta mon jeune cœur : qu'elle apprenne que le despotisme paternel, en enchaînant la nature, est le plus grand fléau de la société. Que les pères barbares frémissent en envisageant mes malheurs ! qu'ils sachent qu'en abusant de leurs droits envers leurs enfans, ils font naître la scélératesse dans leurs ames, et en bannissent la vertu qui y régnoit. Montre-leur les remords qui les attendent à leur tour, et l'ignominie des leurs qui doit rejaillir sur leurs têtes... Que les jeunes gens pâlissent, de leur côté, en contemplant ma conduite et ses effets ! qu'ils envisagent, dans mon exemple, où les amènera l'envie de commander et

le faux point d'honneur. Les vices ont un chaînon lié au joug du crime, qui doit les y attacher ; et ce chaînon tient à l'échafaud ou au théâtre de la mort par un autre qui est indissoluble.

« Voilà, dit il en pressant plus fortement Ramire, qui ne put lui faire entendre une seule parole tant il étoit oppressé par les sanglots, l'obligation que je t'impose, et que tu rempliras sans doute, puisque l'intérêt social, ton unique mobile, y est attaché.

« Et vous, ajouta t-il, en promenant ses regards sur sa troupe, réfléchissez sur ce que vous venez de voir et d'entendre ; et songez qu'un jour vous serez réduits à la fatale extrémité où je me trouve, si vous ne prévenez les atteintes du sort, et si vous ne vouz hâtez de vous

soustraire à l'échafaud qui vous attend, et auquel vous ne pouvez échapper. Sachez que la voix de l'homme est celle de la vérité au moment de la mort. »

Il exige ensuite de sa troupe le plus profond respect pour Ramire, et son entière liberté. C'est le prix, dit-il, que je mets à tout ce que j'ai fait pour vous.... » Un cri unanime des voleurs confirma son vœu.

Lérixa reporte alors ses regards sur les restes inanimés de ses deux victimes ; il embrasse plus fortement son ami avec celui de ses bras qui étoit libre ; lâche la détente du pistolet et se tue.

Ramire semble frappé du même coup, et tombe à ses côtés.... Il revient à lui-même, se recueille, et dit ensuite à Lérixa, en s'adressant à son cadavre :

« Je t'avois promis de ne pas te survivre, la réflexion m'a dit depuis, qu'avant d'expirer, je devois expier une partie de mes fautes, le crime de t'avoir connu et de m'être attaché à ton sort. Ma mort sera longue et terrible, et le sacrifice sera plus grand... Hélas! je ne pourrai point, poursuivit-il avec l'accent de la douleur la plus profonde, en contemplant le comte et Albina, mourir entièrement victime de l'honneur comme ces deux êtres respectables! »

Il embrasse alors leur dépouille mortelle, ainsi que celle de Lérixa; et portant le regard de l'horreur sur les voleurs consternés, qu'il accuse de tous ses maux, il va s'enfoncer dans la retraite qu'il avoit habitée un instant lors de sa séparation avec Lérixa, et qu'il de-

voit faire éternellement retentir des cris de sa douleur, et inonder de ses larmes.

Fin du tome second et dernier.

DE L'IMPRIMERIE DE H. L. PERRONNEAU,
QUAI DES AUGUSTINS, n°. 44.

PA
2257
G5L4
t.2

Gohl, Pierre
Lévisa

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY